

42e Année. N° 12. 1er Décembre 1899.

STRADA

DANTON LE MAGNANIME ET LE PARIS DE L'ÈRE DE LA SCIENCE.

(*Suite*, voir la *Revue* de novembre 1899.)

Titre troisième : PARIS VILLE DE LA SCIENCE. — Strada divise l'enseignement en quatre degrés, aujourd'hui d'ailleurs réalisés : 1° l'enseignement primaire; 2° l'enseignement secondaire; 3° l'enseignement supérieur; 4° l'école après l'école. Il assimile ce dernier enseignement à l'enseignement secondaire. Il veut que l'instruction primaire soit à la fois générale et professionnelle et que l'on y étudie les rudiments de la science de la méthode, de la science de la morale et de la religion de la science; que dans les lycées et l'école après l'école, on enseigne l'histoire des religions et l'histoire des systèmes, et d'une manière plus approfondie, la science de la méthode, base et clef de toutes les autres; que l'on remplace l'étude du grec et du latin, par celle de bonnes traductions des littératures anciennes et que l'on accorde assez de temps à celle des langues et des littératures modernes nécessaires à la vie. Il conseille de construire les lycées à la campagne, près d'un cours d'eau important pour que les élèves aient de l'espace, de l'air et de la lumière et puissent se livrer à tous les genres d'exercices.

Strada arrête l'enseignement des lycées à la rhétorique. Après s'ouvre l'enseignement supérieur.

Strada voudrait qu'il fût donné dans des universités diocésaines. Celle de Paris, qui serait l'Université nationale modèle, devrait être construite sur le vaste terrain occupé par la Halle aux vins. Il estime que celle-ci serait mieux placée à Bercy. On unirait, par des voies directes, l'Université à l'Ecole polytechnique, à l'Ecole de droit, à la Sorbonne, au Collège de France, à l'Ecole de médecine qu'on rapprocherait, parce que trop éloignée, et au Muséum agrandi.

« Nous aurions là le foyer d'impulsion unique qui ferait circuler un sang universel, une sève identique, une émulation générale. Ce jour-là, la Patrie serait une et grande.

« On venait autrefois apprendre la philosophie à Paris; on y viendrait tout apprendre. Et la France de nouveau épandrait son esprit universalisé comme la science faite sur le monde entier. » (p. 102) (1).

Tous les cours de l'université seraient libres. On n'aurait pas besoin de se faire inscrire, sauf si on désirait obtenir des diplômes.

Strada insiste pour qu'on supprime les écoles spéciales.

« Vous croyez, dit-il, rendre les esprits plus vigoureux en les parquant dans des écoles spéciales, bien isolées, murées même; vous leur donnez des manières insecouables; vous en faites les prêtres d'un système, d'un mode de penser, d'écrire, qui va dogmatiser l'instruction. Mandarinat universel! Tous ces centres sont des écoles de formalisme, d'infatuation, de préjugés, de pédantisme, qui s'imposent, faussent, rétrécissent les esprits et bientôt les cœurs; car la grandeur de l'âme suit celle de la pensée. Nous voyons sortir de là des intelligences ployées à tels ou tels dogmatismes laïques ou non. Elles font coterie, ferment, au nom de leur école, toutes les routes, toutes les avenues, à des esprits puissants et indépendants. On se donne la main pour se faire escalader les grades militaires, académiques ou autres, pour acquérir des réputations usurpées souvent. On plonge ainsi la nation au retard, c'est-à-dire aux périls, si d'autres nations plus indépendantes permettent à l'initiative individuelle de faire plus de progrès. On vit dans un ordre factice, chinois, et tout d'un coup on est stupéfait de se voir dépassé par les peuples voisins ou éloignés. Qui vante les écoles spéciales murées est un aveugle et un dangereux citoyen » (p. 144).

C'est pourquoi Strada veut que les enseignements divers soient donnés dans des locaux rapprochés, que tous puissent les fréquenter et qu'aucun professeur ne puisse être arrêté, ni privé de sa chaire pour ses doctrines.

(1) *Le Paris de l'Ère de la Science, capitale de l'Univers*, par J. Strada. Prix 5 fr.

Seules les universités auraient le droit d'enseigner. Ni les Fois, ni l'Etat ne doivent l'avoir. Car la science ne doit être soumise ni à la politique, ni aux religions.

« Un conseil serait le directeur dans chaque université.

« Le Conseil universel des universités diocésaines réuni à époques fixes, déciderait les questions générales. C'est par l'ensemble des universités que seraient nommés les professeurs.

« Ainsi on le comprend, ce serait la *science* qui conduirait réellement l'éducation du pays. La science seule ici a droit. Elle mettrait la Patrie à l'abri des intérêts personnels de l'Etat et des différents cultes, ces troubles continus des consciences.

« La liberté de la science et de l'enseignement serait assurée.

« Tandis que l'Etat et les cultes font des hommes pour eux seuls, la science ferait des esprits pour la science ; donc pour la vérité et pour l'ordre social qui ressort toujours des sciences, quand elles sont *faites* ; c'est-à-dire qu'on aurait des hommes pour la nation et pour l'ordre libre. » (p. 104-105.)

« La liberté assurée à chaque Université dans les limites indéfinies et TOUTES SCIENTIFIQUES DE LA MÉTHODE ET DU CRITÈRE IMPERSONNELS, assurerait mieux l'unité de toutes les parties de la France que les exigences politiques actuelles et n'en aurait pas les graves inconvénients de centralisation à outrance..

« En effet, l'union des esprits s'opérant, avant tout, par les sciences faites, serait plus solide que le semblant d'unité donné par des Fois contraires et des écoles rationalistes et superficielles. Comme, d'autre part, les universités diocésaines auraient les mêmes solutions scientifiques, il s'en suivrait une unité inconnue, mais nécessaire par simple logique et non par force. Les grands centres scientifiques ne se disputent pas longtemps. » (p. 159).

Ainsi l'ordre serait réalisé dans la liberté et l'unité dans la décentralisation et *vice-versa*. « L'esprit de séparatisme, d'orgueil, d'exclusivisme, de spécialisme », serait « détruit par cette communauté libre d'instruction supérieure. » On aurait un « esprit français, non un esprit d'école. Bien mieux » on aurait « un esprit de science, c'est-à-dire solide et universel et par là impersonnel et supérieur » (p. 147).

Cette partie du *Paris de l'Ere de la science* renferme des pages absolument remarquables sur l'esprit allemand, l'esprit français et l'éducation, que je regrette ne pouvoir citer.

TITRE QUATRIÈME : PARIS VILLE DE L'INDUSTRIE. — Strada demande que l'on creuse le canal des Deux-Mers, celui de Paris à la mer et un port dans la vaste plaine qui s'étend après Saint-Denis.

« Un temps va venir et il est proche, où toutes les capitales de l'Europe

seront ports de mer. C'est une nécessité économique; sinon les ports de mer seront les vraies capitales comme New-York » (p. 173).

Presque toutes les capitales le sont déjà ou près de l'être. Il faut donc que Paris le soit aussi « sous peine d'appauvrissement intellectuel et matériel. Que la France ne soit pas comme cette noblesse espagnole, menacée de s'anéantir dans l'orgueil. Il n'est que temps d'aviser.

« Les idées sont plus larges dans les ports de mer; l'horizon c'est l'univers ! Paris a un esprit de clocher. D'un côté son boulevard, qui lui fait si souvent des grands hommes avec de futiles esprits nuisibles, d'autre part, son doctrinarisme académique, le tuerait. Il faut découvrir et combler ces ornières d'infatuation et de timidité, sinon nous nous laisserons dépasser. Regardez l'Angleterre et son esprit organisateur, agissant avec tant de ténacité. Il faut que la France soit organisatrice et opiniâtre. » (p. 173-174).

Strada sème, au courant de ses pages, où abondent les impressions fortes et imagées, des critiques fines et profondes, touchant le commerce, les colonies, l'esprit de suite et des voyages, les moyens de transport, etc. A propos de ces mêmes questions, il trace des avant-projets originaux et audacieux.

Ce que je viens de dire de *Paris ville de l'Industrie*, je pourrais le répéter de PARIS-PITTORESQUE qui constitue le TITRE CINQUIÈME de son livre.

En parlant des panoramas, du bois, des noms et des coins des rues, des avenues et des boulevards, des palais, des statues, des toits et des cheminées, des tribunes de course, des communs, des plantations urbaines, des hôpitaux, des fortifications, des cimetières, du fleuve, des fontaines, de la salubrité, de la banlieue et des automobiles, Strada se montre, tour à tour, peintre et savant, toujours critique sûr et poète éloquent.

Le lecteur goûtera cette belle page que je suis heureux de transcrire :

« Ce qui manque aux jardins français datant du dernier empire comme à ceux de Louis XIV, c'est la poésie. Les parcs étrangers en ont, même le petit square d'Anvers. Les nôtres n'ont pas la rêverie; ils ne sont pas composés avec une conception dominatrice de l'ensemble. Ils ne représentent pas une idée, une émotion; c'est une prose. Ils sont comme dessinés par morceaux. C'est un encombrement de massifs bouchant tout. Il faut des artistes, paysagistes savants, pour mettre la pensée dans les arbres, et, qu'on l'entende, dans chaque groupe d'arbres. Il fallait consulter Corot, Rousseau, et nos grands paysagistes, quand on a fait le Bois. Alphand n'était pas un poète, ce fut le mal. Il a copié. Il a tout rapetissé par des taillis mal en place, presque universels. On continue ces errements et l'on bouche de plus en plus les perspectives. Le bois n'est que fouillis : faute que

commettent nos auteurs romanciers ou dramaturges, ôtant au drame son ampleur de scènes puissantes se succédant à grands coups subits et croissant jusqu'au dénouement. Jamais ceux qui ont tracé le Bois et nos squares n'ont compris la beauté de Windsor qui est la campagne plus que l'œuvre humaine.

« Mêmes fautes au Champs-Elysées, au Mont des Héros (1), petite Suisse charmante, au Trocadéro, au parc Monceau dont la poésie persiste malgré les entassements maladroits dont on a coupé ses pelouses, développées jadis avec plus de tact.

« Le Bois n'a pas de gazons pittoresques, coupées d'arbres savamment isolés. Il n'y a pas un seul des groupes d'arbres de milieu qui fassent venir le songe... » (p. 205-206).

TITRE SIXIÈME : PARIS VILLE DE L'ORDRE. — Le véritable ordre ne peut s'établir que par des lois certaines. Or, les lois certaines sont les lois scientifiques ; donc l'ordre doit être par la science ou il n'est que le faux-ordre, autrement dit, n'est pas.

« Il s'ensuit que l'homme doit renoncer à ses hypothèses personnelles. Et quelles sont les hypothèses personnelles? Toutes celles qui ne partent que de la raison d'un homme, qu'il soit un dictateur, un roi, un empereur, un prédicateur religieux, ou qu'il soit un individu isolé dans la foule, ou des individus groupés. Il n'y a d'impersonnel que la science faite, parce que l'homme n'y parle pas et qu'il cède la parole au FAIT.

« Il faut donc renoncer aux *méthodes fidéistes* qui apportent les hypothèses imposées d'un prédicateur religieux, d'un empereur, d'un roi ou d'un dictateur, tout aussi bien qu'aux *méthodes personnelles*, aux individus avec ou sans titre et sans mandat, c'est-à-dire *méthodes rationalistes*.

« Toutes ne sont, en effet, que le produit de la *raison humaine* et ne s'élèvent pas plus haut que l'homme. C'est leur faiblesse incurable ; c'est la nôtre à tous ; c'est l'homme.

« Il faut, avons-nous dit, les lois certaines des sciences faites, donc il faut les lois absolues contenues dans les sciences faites.

« Mais les lois absolues ne sont pas les lois de l'homme, ce sont les lois de l'absolu qui s'imposent à l'homme et le conduisent dans l'ordre. Avoir le sens de l'absolu, c'est avoir le sens de la science, de ses lois et de leurs conséquences. C'est tout.

« Mais qu'est l'absolu?... C'est ce que l'homme a appelé Dieu. Puisque l'Absolu est dans les lois, Dieu l'absolu sort donc des lois de science et il ne peut y avoir d'autre culte que la *religion de la science*.

« L'ordre ne peut donc être établi par l'homme réduit à ses propres

(1) C'est ainsi que Strada appelle la Butte-Chaumont.

forces ; il ne peut l'être que par les lois absolues, donc que par l'absolu ; donc que par la loi de Dieu, donc que par Dieu. Au fond cela n'est que la science.

« Ainsi l'homme, pour établir l'ordre social, a besoin de sentir au-dessus de lui les lois de Dieu, Dieu, qui l'élève au-dessus de ce qui est incomplet dans la débile humanité. » (p. 291-292).

Je ne veux pas terminer cette étude, sans dire un mot aux lecteurs de cette revue, en majorité spirites sans doute :

Vous devez vous attacher à prouver — en employant tous les moyens de contrôle les plus rigoureux — que le spiritisme est vrai, c'est-à-dire, qu'il repose sur des *faits réels indestructibles*. Si vous réussissez vous ferez du spiritisme une science, aussi solide que la physique et la chimie. Il n'aura alors à craindre aucune attaque, d'où qu'elle vienne. L'avenir sera à lui.

Mais de ce que vous aurez démontré que le spiritisme est une science, vous n'aurez pas, pour cela, le droit d'en faire *la* religion, *car la religion est la science toute entière, non une partie.*

JACQUES BRIEU.

RAPPORT SUR LE SPIRITUALISME

PRÉFACE DU TRADUCTEUR (1)

Le livre dont nous publions aujourd'hui la traduction n'est pas nouveau et beaucoup le connaissent, au moins de nom. Tous les auteurs qui, dans ce dernier quart de siècle, ont écrit sur les sciences psychiques, y ont fait allusion. Ils parlent du Comité institué par la *Société dialectique* de Londres, le 26 janvier 1869, *pour examiner les phénomènes présentés comme manifestations des esprits et faire un rapport à ce sujet.*

Quelques-uns donnent la traduction des rapports du Comité et même des sous-comités. Çà et là on rencontre quelques courtes citations des procès-verbaux de séances des sous-comités ou des témoignages recueillis ; mais jamais on n'a publié dans notre langue ni les procès-verbaux complets et si intéressants rédigés par les sous-comités, ni les témoignages apportés de diverses parts, dont quelques-uns sont de première valeur, tant par le nom de leurs auteurs que par la nature des faits attestés.

Cet ensemble, rapports du Comité, des sous-comités et témoignages oraux ou écrits, constitue cependant une œuvre d'une importance capitale, une collection de faits des plus variés, des mieux observés et des plus authentiques.

---

(1) In-8 sur beau papier, 400 pages, 5 fr. Série d'ouvrages publiés sous la direction du colonel de Rochas. Librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Cette enquête a, en outre, ceci de remarquable qu'elle présente une sorte de bilan de l'état du Spiritisme vers 1870.

Aussi avons-nous pensé que sa publication en français aurait encore presque la valeur d'une actualité et ne paraîtrait pas dénuée d'intérêt, au moment où, de toutes parts et avec des préoccupations diverses, on reprend l'étude des phénomènes psychiques sous toutes leurs formes.

Le Comité déposa son *Rapport* le 20 juillet 1870 et demanda à la Société dialectique de le publier sous sa responsabilité. L'impression du *Rapport* fut refusée et, devant ce refus, le Comité décida à l'unanimité de faire la publication sous sa propre responsabilité.

De même, lorsqu'en 1831, Husson déposa sur le bureau de l'Académie de médecine de Paris son *Rapport sur le magnétisme animal*, affirmant que ses collègues et lui avaient nettement constaté la réalité des faits allégués, il se trouva, au sein de la savante compagnie, un membre, le Dr Castel, qui n'hésita pas à dire tout haut ce que la plupart pensaient tout bas : *que si les faits cités étaient reconnus vrais, ils détruiraient la moitié des connaissances physiologiques*. La vérité devait donc être mise sous le boisseau et l'impression du *Rapport* fut refusée.

Cet incident n'est pas fait pour nous étonner. Il nous montre une fois de plus que l'on fait fausse route, lorsque, en leur demandant de sanctionner des nouveautés, on s'expose à troubler des sociétés savantes, quel que soit leur nom, dont les membres, arrivés pour la plupart à la fin d'une carrière longue et laborieuse, ne sont plus aptes à s'assimiler des notions qui viennent contredire tout ce qu'ils ont été habitués à considérer jusque-là comme l'expression de la vérité.

Il faut en prendre notre parti, accumuler les faits et les démonstrations, et, lorsque nous aurons suffisamment répandu dans le public éclairé les notions que nous considérons comme incontestables, les corps savants prendront note des faits acquis.

On a quelquefois comparé les académies à des bornes destinées à jalonner la route suivie par la science. Nous devons nous contenter de leur demander de ne pas se mettre en travers pour l'obstruer. Poursuivons notre œuvre et restons convaincus qu'un jour, peut-être prochain, la vérité saura se faire ouvrir toutes grandes les portes actuellement les mieux closes. Il suffira probablement alors d'un simple changement d'étiquette opéré avec une suffisante dextérité.

En parcourant ce volume, le lecteur trouvera, présentés par des hommes de science éminents et par des témoins dignes de toute confiance, une nombreuse série d'exemples de presque tous les phénomènes psychiques connus.

Les trente dernières années n'y ont pas beaucoup ajouté. Ce n'est pas que les études psychiques aient été abandonnées ou stériles ; mais les efforts des chercheurs ont eu surtout pour but d'interpréter les faits observés, de rendre leurs preuves plus palpables et de leur enlever tout caractère mystérieux, en montrant leur accord avec les théories de la science moderne.

C'est ainsi qu'on a été conduit à admettre que, sous le nom d'Od ou d'effluves, le périsprit ou corps astral du médium *peut* s'extérioriser, avec ou sans l'esprit, et produire *les phénomènes physiques*, attribués trop exclusivement jusqu'ici à l'intervention des seuls esprits désincarnés.

Les rayons X ont montré que la vue à travers les corps opaques, déjà admise par les magnétiseurs, n'était nullement invraisemblable. Quant au phénomène des apports, est-il plus extraordinaire que celui de la galvanoplastie, où l'on voit un corps se désintégrer en un lieu, pour aller se reconstituer dans un autre, après un parcours invisible dans la solution chimique?

L'excessive sensibilité des substances contenues dans les mucilages photographiques a permis de reproduire les plus faibles degrés de condensation de la substance cosmique et du périsprit, constituant les apparitions et que, seuls, avaient pu percevoir les yeux de certains médiums ; l'on n'avait pas manqué d'accuser ceux-ci de fourberie ou de les déclarer hallucinés.

C'est encore à la photographie que l'on a demandé, dans ces dernières années, de démontrer la réalité de l'émission d'effluves à la surface de tous les corps vivants et même des minéraux. On sait que les sensitifs de Reichenbach et du colonel de Rochas décrivent des fluides diversement colorés, qui émanent des extrémités des doigts et de tous les organes des sens ; nous avons vu des ouvrières absolument ignorantes faire spontanément la même constatation, dès la première séance d'extériorisation, sans y être provoquées par des questions capables de les suggestionner. Ce sont ces mêmes émanations fluidiques que trahissent les plaques photographiques, prouvant ainsi que l'on se trouve bien en présence d'un phénomène *objectif*. De leur côté, les esprits déclarent que ces effluves sont les agents dont les médiums et eux-mêmes se servent pour produire les phénomènes physiques.

D'autres preuves sont venues encore confirmer la réalité, la matérialité des apparitions. C'est ainsi qu'en 1875, le professeur William Denton obtint le moulage dans la paraffine de membres matérialisés. D'autres ont obtenu les mêmes résultats. Les moules, d'une seule pièce, reproduisent les inflexions des membres, les détails de structure et les altérations accidentelles de la peau.

Les appareils enregistreurs, imaginés par Crookes et d'autres expérimentateurs, ont mesuré automatiquement l'intensité de la force déployée, tan-

dis que d'autres observateurs, recourant à la balance avec enregistreur, montraient que, pour prendre une forme visible et tangible, les esprits empruntaient au médium une proportion de sa substance pouvant atteindre le poids de 60 livres.

On voit que, depuis la clôture de l'importante enquête de la Société dialectique de Londres, chaque jour qui s'est écoulé est venu apporter son contingent de preuves et rendre plus indiscutable la réalité des faits qui sont consignés dans les procès-verbaux de ses séances.

Aussi voit-on aujourd'hui que le public intelligent, frappé de la valeur de ces démonstrations renouvelées sans cesse, laisse de côté le persiflage, qui ne peut rien contre la vérité, et que l'on tend de plus en plus à se rendre compte des faits, soit en assistant aux expériences privées ou publiques, soit en venant écouter les conférenciers qui exposent les résultats acquis.

Comme il n'y a guère d'exemple qu'un homme de bonne foi, après avoir consacré à l'étude expérimentale des phénomènes psychiques un temps suffisant, n'ait pas conclu en affirmant leur réalité, nous ne formons qu'un seul vœu en terminant ces quelques lignes, c'est que la lecture des attestations apportées devant le Comité de la Société dialectique décide quelques amis de la vérité à expérimenter par eux-mêmes et à contrôler les affirmations des témoins.

Dr DUSART.

MAGNÉTISME CURATIF

AVERTISSEMENT (1)

En un volume grand in-8°, qui vient de paraître et 24 figures hors texte, sur papier couché. Cette œuvre présente un grand enseignement, méthodique et plein de clarté, dont chacun peut faire son profit. M. Majewski n'a voulu vendre ce volume que 3 francs pour le vulgariser. Nous croyons bien faire en donnant l'*Avertissement* ou l'entrée en matière de cet intéressant ouvrage.

« Nous nous sommes voué à l'étude et à l'application du magnétisme curatif, depuis bien des années. Dès le début et jusqu'à ce jour, nos tendances étaient portées vers la spiritualité et nous obtenions des effets surprenants, sur nos malades, en appliquant la méthode magnétique et spiritualiste.

En observant, d'une manière suivie, nous fûmes conduit à la recherche d'explications bien nettes de ce qu'était réellement, en magnétisme, ce qu'on avait dénommé *fluide*, cette force que nos mains semblaient déverser sur les malades pour les soulager et les guérir.

(1) 3 fr. Librairie des sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Plusieurs méthodes nous avaient attiré, mais en définitive, celle du chimiste M. David, successeur de Chevreul aux Gobelins, et du Dr Luys, nous a tenté par ses résultats. Comme eux nous avons pu photographier :

1° Les fluides électriques, négatifs et positifs ;

2° Le fluide magnétique humain ;

3° Les effluves humains.

Nous offrons à nos lecteurs le résultat de ce patient travail, fruit d'observations consciencieuses, en nous mettant sous l'égide des deux savants précurseurs dont nous sommes le plus humble des élèves.

Un publiciste, M. P.-G. Leymarie, a bien voulu nous prêter sa collaboration amie pour nous seconder, dans notre œuvre de vulgarisation, quant aux phénomènes magnétiques si intéressants.

Ce recueil de faits n'a aucune prétention scientifique, son seul mérite est son absolue sincérité ; puisse-t-il être bien accueilli par les chercheurs de vérité et comme émanant d'un serviteur du vrai !

Nous sommes spiritualiste, avons-nous déclaré plus haut.

Nos lecteurs, avec juste raison, nous peuvent demander ce que nous entendons en nous affirmant ainsi, et, à quelle école de spiritualisme nous appartenons ; en tout il faut s'exprimer avec franchise.

Tout comme les positivistes, nous disons : *Dans l'univers infini, il n'y a que de la matière ou de la substance à l'infini.*

Les positivistes déclaraient, officiellement, que cette matière (ou cette substance) est neutre, inintelligente, incapable de mouvements.

Mais, ces positivistes modifièrent cette opinion, en reconnaissant que, dans cette matière neutre, survenaient des phénomènes physiques et chimiques très intelligents.

Devant cette constatation évidente, ils déclarèrent, alors, que ces phénomènes physico-chimiques intelligents étaient dus à un agent invisible, que ces représentants de la science officielle nommèrent : *La Force.*

En vain avons-nous demandé à MM. les positivistes de nous expliquer ce que c'était que la Force? Ils n'en savaient rien, absolument.

Si les prêtres catholiques imposent à leurs fidèles la *foi absolue* et *sans contrôle*, quant à leurs propositions dogmatiques, si absurdes soient-elles, les positivistes traduisent tout ce qui les émeut, en faits de phénomènes intelligents inexplicables, par le mot *Force*; là encore règne la foi absolue, chacun doit s'incliner devant l'incompréhensible.

La raison se refuse d'admettre, comme vrai, ce qui n'est pas clairement exprimé ; mais ici, aussi bien pour le mot *force*, que pour le *dogme catholique*, il nous faut croire, avoir la foi du charbonnier, et dire avec Saint Augustin : *Credo quia absurdum.*

Avec un peu de logique et un grain de bon sens, on eût cependant dû se dire, comme les anciens sages, que : si dans l'univers infini il n'y a que de la substance (matière) à l'infini, à côté de l'état de cette substance, reconnu

inerte, neutre et inintelligent par la science positiviste, il devait y avoir un autre *état* de la substance, *capable de mouvoir* celle qui a besoin d'être mise en mouvement.

Ce sont là *deux états de la substance*, des *états atomiques*. Donc, l'état de substance neutre, inintelligent, qui a besoin d'être mû — qui est formé d'atomes d'hydrogène, d'oxygène, de carbone et d'azote, — est plongé, ou immergé, dans la subtance à l'état actif, intelligent, dont la fonction est de *mouvoir*, *avec ordre* et *raison*.

C'est cet *état actif et intelligent de la matière* ou de *la substance*, que les anciens Aryas nommaient : *Atma raison-mouvement* ou *Parabrahm*, et dont, selon eux, toutes les manifestations étaient ordonnées, scientifiques puisque mathémathiques.

En conséquence, l'*état actif* détermine les phénomènes physiques et chimiques par lesquels les atomes inertes de substance neutre prennent la forme de molécules.

Chaque molécule, ainsi ordonnée par la substance active, prend, sous cette action intelligente, la forme polyédrique régulière.

Il est *fatal* et *logique* qu'il en soit ainsi, le principe qui meut ou l'état actif de la substance, ayant, par essence, l'ordre mathématique et la raison pour règle.

La molécule à polyèdres réguliers étant la base essentielle de l'univers plastique, c'est bien avec des molécules que la substance active a construit tous les globes ; c'est elle, le moteur universel, qui détermine la forme et le mouvement de ces globes.

C'est à la substance active, intelligente, sage et prévoyante, qui contient tout ce qui est formé de substance neutre et inerte, que nous devons le mouvement régulier de toutes les sphères et, conséquemment, l'harmonie éternelle des cieux étoilés.

Après avoir déterminé fatalement et avec logique toutes les transformations de la matière inerte et neutre qui caractérise la série géologique d'une terre telle que la nôtre ; ou bien qui caractérise les matériaux dont notre globe est composé, leur nature, leur situation relative et les causes qui ont déterminé cette situation, la substance active détermina, de même, la série zoologique, celle de *la vie* sur les demeures célestes ou les terres semblables à la nôtre.

Pour cette fin, des parcelles de substance active et intelligente, des Esprits descendirent par *involution*, sur la terre, et comme leur état est de mouvoir avec intelligence et raison, ils s'emparèrent de molécules de matière neutre (protoplasma), leur imprimèrent le mouvement et conséquemment *la vie*.

Ces parcelles de substance active, ces esprits, animant ces rudiments d'organismes, les modifièrent progressivement, pour arriver à se mieux manifester, et posséder enfin des sens avec lesquels ils pussent mieux étudier le monde extérieur.

C'est ainsi que s'est établie, méthodiquement et rationnellement, toute la série zoologique, celle de la vie, du protoplasma ou infiniment petit, pour arriver, par une succession d'existences animales, à l'homme cette tête de la série; dès lors, les Esprits ayant *évolué* et possédant un corps mieux outillé, avec une *main* et surtout, *un pouce opposable*, purent modifier constamment et avec puissance le milieu ambiant où se passaient leurs existences successives.

Cette *évolution*, *fatale et nécessaire* pour toutes les espèces animales, se continue pour l'homme; il ne vit pas une fois, mais un nombre successif de fois, une seule ou une deuxième existence, ne lui pouvant suffire pour lui permettre de conquérir, par son travail, l'expérience, la science de la vie, la raison, la moralité, l'amour de ses semblables et le pourquoi de la responsabilité de ses actes.

A l'aide d'existences successives, l'homme apprend, en un mot, à mieux faire son choix, à comprendre la solidarité qui le relie à tous les autres êtres, descendus comme lui, par *involution*, du sein de la substance active et infinie, intelligente et éternelle. Il apprend que le mouvement c'est la vie, que par lui tout travail s'engendre, devient productif; que dans le grand atelier terrien, tout a sa fonction déterminée par Dieu, principe actif de la substance, aussi bien pour l'infiniment petit que pour les Esprits incarnés qui ont évolué vers l'intellectualité supérieure, et enfin vers la spiritualité.

L'homme armé de cinq sens, s'acquitte de tous les actes qui caractérisent une vie sur la terre; avec la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, le goût, il transmet à son périsprit (à son corps astral ou force extériorisée), ou bien à la place occupée par le cerveau, *les images* ou le *souvenir des actes* qu'il a commis, qui forment ou représentent son état intellectuel et spirituel.

Il y a là, comme une plaque sensible, semblable à celle d'un photographe, sur laquelle l'esprit a enregistré toutes les images qui représentent ses actes.

Lorsque, par l'événement appelé la mort, l'esprit se sépare du corps dont il s'est servi pendant son existence sur la terre, il emporte avec lui le périsprit ou le corps astral, ou la gaine sur laquelle il retrouve, à l'endroit correspondant de cette gaîne périspritale avec le cerveau, toutes ses images réunies en une bibliothèque véritable, composée de souvenirs qui représentent son intellectualité et le degré de sa spiritualité.

Comme rien ne se perd, pas un atome de matière, pas un atome de pensée et que tout se retrouve, l'esprit doit employer, dès lors, la méthode des astronomes, celle de MM. Henry de l'observatoire de Paris.

Ces Messieurs eurent l'idée de braquer la lunette d'un puissant objectif vers un point noir du ciel où les télescopes les plus puissants n'avaient découvert que le vide le plus absolu. En développant la plaque au gélatino-bromure, les deux frères Henry, à l'aide de grandissements successifs,

obtinrent l'image de ce point noir du ciel, avec la révélation d'un nombre infini de soleils.

Avec ce procédé **génial**, les astronomes de tous les pays se sont entendus pour refaire la carte stellaire de notre ciel astronomique.

Ainsi doit faire l'esprit, pour les images de ses actes, accumulés sur un espace large comme la paume de la main ; il grandit assez cette plaque périspritale sensible, pour retrouver la trace fidèle de tous ses actes, et alors, selon son discernement, il les classe comme un comptable, par doit et avoir. Il doit en faire la sélection, séparer les bons des mauvais, en faire un choix judicieux.

L'expérience acquise dans ses vies précédentes le guidera dans sa faculté de rejeter les images ou les actes qui lui firent commettre tant de choses vaines, futiles et misérables ; il conservera les images précieuses qui représentent le bien, le bon, le beau, l'amour de la justice véritable.

Ce libre choix d'images, cette *sélection* de ses actes, qu'en doit-il faire ?

Parabrahm, ou la Substance active raison mouvement (ou Atma, ou Jéhovah, ou Dieu, ou la Force si ce mot s'applique à l'ordre d'idées que nous défendons), en déterminant les lois physico-chimiques, par lesquelles eurent lieu les séries de faits géologiques et zoologiques qui ont fixé notre rôle sur la terre, a voulu que dans toute la nature, après les espèces androgynes, leur succédassent les espèces à sexes divers qui, rationnellement, répondaient le mieux à l'évolution sage et progressive des êtres animés.

De là, nécessité fatale et absolue pour les Esprits désincarnés, de faire le *le libre choix* d'un père et d'une mère qui ont préparé l'acte de fécondation ; lorsque le fœtus a neuf mois, que son cerveau (cette fleur du corps) est formé, l'esprit qui a fait son *choix* et *présidé* au processus admirable de la statue de chair, dispose dans les cellules de ce cerveau, les images de son passé terrien dont il a fait la sélection ; IL S'INCARNE.

L'Esprit ainsi incarné n'est, dès lors, que la représentation exacte de sa mentalité, de son intellectualité dans sa dernière existence ; cet état, fruit de ses actes personnels, lui seul le pourra modifier dans le sens du bien, du mieux, de ses progrès futurs dans la science et dans le véritable esprit de justice.

Dieu Parabrahm, substance active intelligente, qui à l'état d'atomes à l'infini est en tout, partout et pénètre tout, a voulu dans sa haute sagesse que fatalement, ses fils des terres habités, qui sont en *puissance de tous les devenir*, soient les artisans de leurs progrès successifs, en se livrant à la recherche et à l'investigation indiscontinue. *Les Esprits évoluent vers lui.*

Il est logique de conclure que, si les positivistes néantistes, les matérialistes, les spirites, reconnaissent que dans l'Univers infini il n'y a que de la substance à l'infini et à deux états, l'un actif intelligent, l'autre passif neutre, on peut, à l'aide de ce principe fondamental, édifier un *pont* entre la *science*

et la *religion vraie*, sa structure devant être faite de simple bon sens, de raison, de logique et de savoir.

En agissant ainsi, nous remettrions à leur place bien des mots qui divisent ; nous écarterions le gnosticisme de toutes les écoles ou leurs dogmes par lesquels chacune d'elles prétend connaître Dieu complètement dans sa transcendance, sa nature et ses attributs, ce qui les fait viser à l'infaillibilité et ses tristes conséquences.

Pour conclure, nous dirons :

La substance active éternelle, intelligente et infinie dans l'univers infini, c'est le Dieu des chrétiens ;

L'Atma des Aryas et des Vedas ;

L'architecte de l'Univers, de l'antique Maçonnerie ;

L'Isis et l'Osiris des Egyptiens ;

Le Zeus des Grecs ;

Le Jéhovah des Juifs ;

La Force des Positivistes néantistes ;

Le Parabrahm ou l'au-delà de Dieu, des anciens sages, avant Manou, Menès, Minos.

Cette substance active, universelle et infinie, qui est l'ordre et la raison même, *meut ce qui a besoin d'être mu* ; pour se manifester, ce qui pour elle est fatal et logique, elle se sert de la substance neutre et passive qui est plongée ou immergée dans la substance active.

Conséquent avec ce qui précède, et ayant cette certitude que les Esprits émanés de l'état actif de la substance sont éternels ; que leur survivance après la mort du corps formé de substance neutre, est surabondamment prouvée ; nous n'expérimentons jamais, soit pour la photographie des effluves humains, soit pour la guérison des maladies, sans demander la collaboration de nos chers absents, les amis de l'au-delà.

Sans l'appui réel de ces entités intelligentes et actives, nous le déclarons, pour rendre hommage à la vérité, notre petit apostolat serait sans efficacité.

O vous qui avez un culte pour la nature, qui préconisez la Force, positivistes estimables et chercheurs consciencieux qui croyez à la matière éternelle et infinie, méditez sur nos déclarations ; dites-nous si nous avons effleuré la grande vérité et, en toute justice, si nous pouvons marcher la main dans la main ?

Aux enquêteurs, nos frères, le soin d'apprécier nos études ; nous les présentons, divisées en trois parties :

1° Expériences de MM. David, Luys, Baraduc.

2° Recueil d'observations sur le magnétisme spirituel appliqué aux maladies ; notre mode général de magnétisation.

3° Photographie des effluves humains.

Puissent ces aperçus intéresser nos lecteurs et les convier à les mettre en pratique.

La bible future de l'humanité, celle qui condensera la science réelle de nos destinées, offre encore bien des pages blanches ; nous, les fils de l'Eternel, offrons-lui un alinéa utile, qui puisse servir à l'enseignement des générations à venir.

Un travail opiniâtre vient à bout de tout : *Labor improbus omnia vincit.*

DES VIRUS JENNERIENS ET PASTEURIENS

CONSIDÉRÉS COMME LES AGENTS DE LA RÉAPPARITION DE LA PESTE EN EUROPE ET DE SA PROCHAINE EXPANSION.

« La passion de voir les choses comme elles sont et non pas comme il nous convient qu'elles soient est la *raison d'être* de la science et le *mobile* le plus noble.

Messieurs : Depuis longtemps nos maîtres, parmi lesquels je cite en première ligne Boens, Foerster, Anceton, William Tebb, Lewerson avaient signalé le danger des pratiques jenneriennes.

Esprits géniaux et pour cela planant au-dessus des sphères inférieures où se développent les mirages trompeurs et les illusions décevantes, au-dessus de ces plans où s'agitent en des enthousiasmes irréfléchis et dangereux les barbares ignorants, ils avaient saisi l'influence néfaste du virus vaccinal, par la relation de cause à effet existant entre la généralisation des pratiques jenneriennes et l'exagération considérable de maladies infectieuses jusque-là très peu répandues.

Ils avaient justement considéré ces lamentables résultats comme la conséquence logique d'un affaiblissement, d'une déchéance des organismes envahis par des virus tirés de l'animalité, et les avaient médicalement expliqués en assimilant, en identifiant pour ainsi dire, l'action de ces virus, aux actions bien connues du virus syphilitique.

En cela sans doute il y avait erreur, mais erreur apparente plutôt que réelle, erreur d'ailleurs facilement explicable si l'on veut bien tenir compte des caractères de ressemblance qui existent entre le chancre syphilitique et le chancre vaccinal d'une part, et d'autre part entre la marche progressive des accidents syphilitiques, et celle non moins progressive des accidents infectieux provenant de ce que j'ai appelé la constitution morbide originelle de l'être et que je développerai tout à l'heure, l'une et l'autre aboutissant fatalement à des accidents de même ordre, gommes, tubercules et cancers.

Malheureusement, l'ignorance en laquelle la médecine se trouvait en ce qui concerne les *origines du phénomène morbide* et *son mode de développement*, ne permettait pas aux vulgaires de discerner la vérité cachée sous l'allégorique enseignement.

Mais aujourd'hui que les doctrines indiscutables de la fermentation animale entrevue par Bard et par moi, définitivement et magistralement établies par Dürr, sont venues déchirer les voiles et jeter un flot de lumière sur cette obscure partie de la science médicale, les prévisions des maîtres, passent d'emblée du champ des hypothèses légitimes et plausibles, en le domaine des certitudes absolues.

Chose bizarre, la bactériologie, sans le vouloir, contribua dans une large mesure à ce triomphe de la vérité. Ce fut elle qui, en raison même de l'incohérence flagrante de sa conception des toxines microbiennes, mit la véritable science sur la voie des poisons cellulaires, venue cette fois non pas des microbes mais bien des cellules vivantes de l'organisme faites de substances albuminoïdes, de substances fermentescibles.

Et dès lors apparurent dans leur épouvantable horreur les méfaits des pratiques bactériologiques, des pratiques jenneriennes, semant en les économies humaines les ferments morbides, les germes infectieux, et orientant, de ce fait, ces économies vers les fermentations, c'est-à-dire vers les maladies infectieuses.

Et dès lors se trouvèrent scientifiquement expliquées les causes de ce retour de toutes les purulences, au fur et à mesure de la généralisation de la vaccine; le motif indiscutable de cette reprise de la variole après Jenner, laquelle depuis longtemps suivait une marche décroissante ; la raison certaine de cette expansion graduelle de la typhoïde, de cette invasion d'une forme nouvelle infectieuse le choléra. Et dès lors enfin se comprit après l'avènement de la bactériologie prêchant les inoculations intensives, l'invasion sur le monde civilisé dans une époque de bien-être, de paix, de progrès, de confort, des formes infectieuses les plus graves, indices de la déchéance des races. La tuberculose, le cancer et la lèpre; la grippe, le typhus et la peste.

Variole, typhoïde, choléra, typhus et peste, telle est la gradation des purulences, des pestilences. Tels sont les accidents secondaires supérieurs de cette constitution morbide originelle que tous les hommes possèdent dès leur naissance à un plus ou moins haut degré, que n'engendre pas mais que développe, qu'exagère et qu'exalte le virus vaccinal par le chancre jennerien.

Tuberculose, lèpre et cancer tels sont les accidents tertiaires, fixes et héréditaires de cette même constitution fatalement analogue dans son évolution à la constitution syphilitique, puisque cette dernière n'est qu'une simple modification, qu'une altération de la première.

Certes, j'entends bien l'objection de tous ces esprits superficiels qui saisissent bien les différences, chose facile, mais jamais les analogies.

Eh quoi, vont-ils me dire, et ont-ils déjà dit, vous parlez de la lèpre, du typhus et de la peste, mais n'existaient-elles pas, ces maladies, bien avant Jenner, bien avant la bactériologie ?

Hélas! oui, elles existaient, mais dans le même temps existaient avec elles les causes qui les avaient engendrées, c'est-à-dire la barbarie, l'état de guerre permanent, la misère, enfin la famine.

Elles existaient, c'est encore vrai, mais elles s'en étaient allées s'atténuant au fur et à mesure que la barbarie, que la guerre, que la misère, que la famine s'étaient elles-même atténuées.

Elles existaient, mais elles avaient disparu et les voilà qui s'en reviennent, les maladies des vieux Passés : le typhus, la lèpre et la peste, comme les compagnes du bien-être et de l'hygiène perfectionnés, comme les suivantes de la paix.

Cependant l'obscure mentalité des Jenneriens, des Pasteuriens, des Bactériologues et de leurs disciples, ne leur permet de saisir ni la colossale antithèse, ni leur criminelle ignorance, ni le rôle qu'ils ont joué dans ce retour des fléaux. Elle ne leur permet pas de comprendre que la peste forme le monstrueux couronnement de

l'édifice microbien, l'aboutissant logique de la fausse science, le résultat fatal de tout un siècle d'inoculations virulentes.

Et ce résultat je l'ai depuis longtemps prédit, je l'ai depuis plusieurs années signalé dans les journaux, dans les revues, dans les congrès, mais les pontifes intéressés ont étouffé la voix de la vérité sous le poids de leurs affirmations contraires, et cependant que valent-elles ?

Ne les avez-vous pas entendu à Venise dire aux nations de l'Europe, attentives, ne craignez rien. La science de Pasteur, notre maître, vous est le saint Palladium contre les atteintes de la peste ; et les barbares ont applaudi. Mais la peste en se jouant a détruit le Palladium, brisé la grossière amulette, la peste a envahi d'Europe.

Que disent maintenant les faux maîtres ? Ils disent, la peste est chez nous, c'est certain, la contagion en est la cause, que voulez-vous, c'était fatal. Mais grâce à la science de Pasteur, à notre science, ne craignez rien, ses effets sont atténués, c'est à peine une modeste grippe. Et les crédules barbares ont de nouveau applaudi; ils vont mourir, mais par atavique impulsion ils crient encore, ils crient toujours *Ave Cæsar. Ave Pastor.*

Eh bien ! Je veux me répéter, et démontrer une fois de plus, en ce congrès, que la contagion n'est pour rien dans cette apparition de la peste en Europe ; que cette peste, comme la tuberculose, comme la grippe, comme la lèpre fut à pleines mains semée par les princes de l'ignorance et qu'elle germe et qu'elle lève en tous les points du monde soumis à leur pernicieuse influence ; qu'elle s'y révèle par des cas sporadiques, indices de la pandémie qui se prépare.

Je veux démontrer enfin que cette forme relativement bénigne, sous laquelle elle se présente maintenant, n'est qu'une forme intermédiaire et qu'elle se trouvera fatalement remplacée, au fur à mesure que les inoculations succéderont aux inoculations, par des formes de plus en plus graves.

Je dirai tout d'abord que l'idée de contagion par les microbes, lancée par les microbiens dans l'intérêt de leur cause, n'est qu'un vulgaire non sens, et que cette conception sur laquelle on l'appuie, de la maladie naissant toujours de la maladie similaire préexistante, alors même qu'elle n'existe ni dans la localité, ni dans le voisinage indique, et l'incohérence profonde de ce système pasteurien, et son incapacité notoire en ce qui concerne la recherche des origines morbides.

D'ailleurs, j'ai établi en différents travaux que la contagion se faisait par rayonnement seulement : par le rayonnement de l'individu malade sur l'individu sain. J'ai démontré que dans ces cas il s'établissait, conformément aux lois physiques, un état d'équilibre entre les deux êtres, dont l'un profitait, mais l'autre pâtissait, et qu'un contact prolongé était forcément nécessaire pour que le phénomène puisse se produire ; et ces lois de la contagion communes à toutes les maladies, je les ai formulées dans mes *Entités Morbides*, et mes *Origines Endémiques*.

Il s'en suit donc que la contagion, contrairement à ce que prétendent les bactériologues, ne peut être en aucun cas la cause d'une épidémie et que celle-ci est engendrée ou par l'ambiance devenu nocive (causes extrinsèques), ou lorsque la déchéance vitale occasionnée par les fatigues, la misère, les inoculations virulentes (causes intrinsèques) se trouve constituée chez un grand nombre.

D'autre part, en ce qui concerne cette efficacité de la contagion au point de vue spécial qui nous intéresse aujourd'hui, il suffit de lire les auteurs les plus recommandables, les observateurs les plus scrupuleux, ceux qui, dans ces derniers temps,

furent placés au milieu des foyers de peste pour se convaincre de la légitimité de mes affirmations.

Parmi ces auteurs je veux citer Rocher, observateur de la peste en Chine, en Cyrénaïque, en Mésopotamie et Tolozan, l'auteur de *La peste au Caucase, en Perse, en Turquie, en Russie*. Tous deux insistent spécialement sur l'inutilité de la prophylaxie, étant donnée *la limitation spontanée de la maladie*.

Ceci ressort magistralement de la comparaison que fait Tolozan, au point de vue de la peste, entre le pays d'Orient où s'exerce l'action des systèmes sanitaires, et ceux où n'existe aucune administration analogue. Voici du reste ce qu'il dit (1) : « J'ai comparé aux épidémies de peste en Cyrénaïque et en Mésopotamie contre lesquelles fonctionnaient les systèmes sanitaires, celles du Hedjaz (pays des Assyr où l'état de barbarie, d'ignorance et de fanatisme de la population s'oppose à toute mesure hygiénique ou quarantenaire ; et celle de la Perse, où l'absence d'une administration convenable s'oppose à toute application des réformes sanitaires, et j'ai constaté qu'il n'y avait pas de différence entre ces pays quant à l'intensité et à la durée des épidémies ainsi que quant à leur répétition ».

D'autre part, Tolozan constate qu'en Perse aussi bien qu'en Turquie la peste ne s'étend pas toujours au loin et que le plus souvent elle n'envahit qu'une localité et qu'elle s'y tient. Il reconnaît aussi, comme cause unique de ces épidémies, la déchéance vitale des êtres, occasionnée par la misère, par la disette, par la famine, elle l'est, ainsi que je l'ai plus haut expliqué, ainsi que je l'ai démontré dans de nombreux ouvrages, par l'introduction répétée, sans cesse continuée des ferments infectieux dans les organismes humains.

Et puisque ces points sont acquis, puisque la contagion par le microbe ne peut être invoquée comme cause de la maladie, mais bien la déchéance vitale arrivée à un haut degré, puisqu'enfin cette déchéance en Europe est le fait des inoculations, il doit s'en suivre forcément, si mon affirmation est juste, que cette déchéance et son expression : la peste, doivent dans l'Europe toute entière, soumise depuis un siècle aux inoculations, se manifester non pas en un point spécial seulement, mais aussi en d'autres endroits.

C'est ce qui arrive, en effet, et voici ce que je lis à ce sujet dans l'*Indépendance médicale* du 17 mai 1899, sous le titre bizarre : « Infection mixte dans un cas de fièvre typhoïde anormale » ; d'emblée MM. Macé et Etienne, de Nancy, ont observé un cas de fièvre typhoïde, ayant débuté brutalement sans période prodromique, avec un état général immédiatement grave, adynamie profonde, dont l'évolution fut traversée par deux éruptions pétéchiales et l'apparition de volumineux bubons inguinaux. Le malade succomba au 21e jour avec les signes d'une perforation intestinale.

Nous voici donc en présence d'un cas de peste manifeste, mais chose étrange et qui indique une fois de plus l'état lamentable des mentalités bactériologiques, ce ne sont pas ces suggestifs symptômes : éruptions pétéchiales, volumineux bubons inguinaux qui frappèrent ces malheureux professeurs ! ce furent les différences par eux pieusement recueillies, existant entre les bacilles de cette fièvre dite anormale et ceux de la vraie typhoïde.

Eh bien ! j'en appelle à tous les savants consciencieux, à tous les confrères impartiaux, et je leur demande si ce cas vraiment est unique, et si bien d'autres analogues ne sont pas observés et aussi publiés sous des vocables différents.

(1) *Journal d'Hygiène.*

Quoi qu'il en soit, ces cas sporadiques, ces affections typhiques spéciales, avec engorgement aux aines, sont signalés par les auteurs et cités par eux comme les préludes certains des grandes épidémies de peste. Et celles-ci fatalement éclateront à brève échéance, sous forme de pandémie dans toute l'Europe toujours soumise aux criminels vaccinateurs.

Et si des manifestions d'une certaine étendue se font voir prématurément en Espagne, en Portugal, en Egypte, c'est que les conditions climatériques spéciales, chaleur si favorable aux fermentations, et peut-être aussi certaines conditions sociales inférieures viennent aider chez ces peuples, les actions mortelles des virus.

C'est donc contre la criminelle bactériologie, expression scientifique de la décadence profonde d'un siècle qui agonise, que doivent s'unir en un indissoluble faisceau, toutes les forces, toutes les énergies de ceux qui, à un titre quelconque, détiennent une parcelle de la vérité hippocratique.

Anti-vaccinateurs, thérapeutes naturistes, anti-microbiens, dosimètres, électriciens, etc., c'est à vous tous qu'il appartient de dévoiler partout les grossiers mensonges et les faux des états-majors pasteuriens. Mais c'est à vous spécialement, anti-vaccinateurs, qui, depuis près d'un demi-siècle avec Boëns, avec Fœrster, avec Tebb, avec Lewerson, de Masquard, etc., semez aux quatre coins du monde les paroles de vérité, c'est vous qui, réunis aujourd'hui en vos solennelles assises, vous trouvez, sans contredit, désignés pour prévenir les puissants de la terre des graves dangers qui les menacent.

Pour faire comprendre aux foules en même temps que la nécessité de se soustraire au plus vite aux causes certaines de pestilence, c'est-à-dire aux vaccinations et aux inoculations, l'évidente inutilité des cordons sanitaires et de toutes les autres mesures gênantes autant que vexatoires, prescrites par d'ingénus pontifes.

Et si les puissants de la terre persistent à ne pas vous entendre et si les foules barbares veulent malgré tout continuer le pacte qui les lient aux puissances de mort, que les destinées s'accomplissent!

Mais cependant il semble que la réaction se prépare, et dans ce pays de Porto, en ce foyer de peste, des cris s'élèvent véhéments contre les empoisonneurs. C'est l'instinct de la foule que le danger réveille, c'est l'instinct de conservation qui lui désigne les vrais coupables, les seuls coupables; et quand les panacées bactériologiques, les sérums infectieux, préventivement ou consécutivement employés, lui auront démontré, comme ils l'ont déjà fait aux Indes, non pas leur inutilité, mais bien leur extraordinaire malfaisance, alors ces foules désabusées, toutes ces pitoyables victimes de l'ignorance scélérate, avec le geste d'anathème, crieront cette fois à leurs bourreaux.

Ceux qui vont mourir vous maudissent! BOUCHER.

Mémoire lu au Congrès des antivaccinateurs à Berlin, du 23 au 25 septembres 1899.

CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE DE 1900

Séance du Comité d'organisation du 20 octobre 1899

Toutes les sections sont représentées, sauf la section théosophique excusée.

Après avoir constaté que M. Alban Dubet ne fait plus partie de la section des spi-

ritualistes indépendants, depuis le 20 juin 1899, et cela sur sa demande (1), le Comité décide à l'unanimité de laisser à la section spirite toute liberté pour rédiger une note qui sera reproduite dans tous les journaux adhérents au Congrès

NOTE DE LA SECTION SPIRITE

La section spirite reconnaît le droit individuel de quiconque de critiquer toute doctrine, quelle qu'elle soit, selon son point de vue, et en vertu de son libre arbitre, mais à la condition que cette critique sera impartiale, raisonnée, et qu'elle dénotera une connaissance approfondie du sujet critiqué. Ce n'est point le cas pour l'article de M. Alban Dubet contre le spiritisme, paru dans le *Journal du Magnétisme* des 5 et 20 octobre dernier. Aussi ne nous y serions-nous pas arrêtés, si cet article n'avait semblé tirer quelque importance de la qualité de son auteur, comme secrétaire-trésorier de la section des *Spiritualistes indépendants*, au congrès de 1900.

Mais puisqu'il s'est démis volontairement de ses fonctions, en faveur de M. Bonardot, son article ne peut donc plus avoir à nos yeux aucune espèce de valeur,

La fédération des diverses écoles spiritualistes, reste plus solide que jamais.

LE COMITÉ D'ORGANISATION.

LA FIN DE L'HUMANITÉ

(*Suite et fin*)

(Voir la *Revue* de septembre et d'octobre.)

Résumant notre étude, nous dirons que le monde n'est pas près de finir, bien qu'en Démographie ce soit une catastrophe inévitable prédite par l'Apocalypse et par un grand nombre de *Livres* de l'Antiquité et des temps modernes.

Le moyen âge devait exploiter cette terrible catastrophe au profit de ses moines et religieux. Tout le monde connaît les terreurs qu'inspira aux populations la date fatidique de l'an mille, dont profitèrent moines et religieux pour dépouiller de leurs richesses leurs contemporains et ériger et construire leurs vastes et beaux domaines, leurs couvents et leurs monastères, les Eglises, les Collégiales, les Prieurés et Abbayes et jusqu'à leurs édifices militaires, enfin, tous ces beaux monuments de l'architecture française du X^e^ au XIII^e^ siècle, monuments au sujet desquels on peut dire : *A quelque chose malheur est bon*, surtout quand le malheur n'est point survenu.

Notre architecture française justifie bien le vieil adage.

Les astrologues du moyen âge ne partageaient guère l'opinion des moines ou du moins ne croyaient pas plus à la fin du monde qu'eux. Ils accordaient au monde une durée de dix mille ans, partageant en ceci l'avis du Père de l'Histoire d'Hérodote. Il serait trop long de rapporter ici l'avis de tous les Thaumaturges ; nous nous bornerons à donner l'opinion de quelques Pères de l'Eglise, de Saint Augustin, de Saint Cyprien, de Saint-Jérôme, par

(1) Voir *Journal du Magnétisme*, du 20 juillet 1899.

exemple. D'après ces Pères, le monde devait finir après une durée de six mille ans! Le monde existe depuis bien plus longtemps et, cependant, il n'est pas encore près de sa fin; nous ne comprenons même pas cette manie de vouloir fixer une chose absolument indéterminée et indéterminable et cependant, le siècle qui va finir a eu de nombreux prophètes de malheur, en dehors du marquis de Nadaillac qui, lui au moins, ne croit pas imminente la fin du monde!

L'abbé Fiard, au contraire, l'auteur de *Lettres sur la Magie*, l'annonçait comme très prochaine, il y a environ quatre-vingt cinq ans.

Le comte de Sallemard-Montfort, fit imprimer, vers 1816 ou 1817, un opuscule sur les religions, dans lequel il essaya de prouver que le monde n'avait guère plus que dix ans à vivre, ce qui nous donnait du répit jusqu'en 1826 ou 1827. Or, il s'est écoulé soixante-treize ans, depuis lors.

Pour M. de Libenstein, la catastrophe finale devait arriver plus tôt encore en 1823; enfin, pour Mme Krudner, en 1819. On voit que les dames obtiennent toujours le record en toutes choses. Finiront-elles avant l'homme? Si le fait se réalisait, on pourrait alors commencer à s'occuper de fixer à une date précise, la *Fin de l'humanité*.

Jusque-là, tous les calculs nous paraissent problématiques..., pour ne pas dire absurdes.

Nous n'avons donc plus, après ce qui précède, à nous préoccuper de la *Fin de l'humanité*, mais à étudier très brièvement, si la population du globe peut augmenter sans danger, et dans quelles proportions!...

Or, ici, nous ne sommes nullement embarrassés et nous pouvons dire et affirmer hautement ceci :

La population du globe peut augmenter, doubler, tripler, quintupler, devenir cent fois, mille fois, un million de fois plus dense, l'homme pourra y trouver toujours sa subsistance, l'homme y trouvera toujours de quoi satisfaire à tous ses besoins, aussi nombreux, aussi variés, aussi quantitatifs et qualificatifs qu'ils soient, car le génie de l'homme, progressant sans cesse, saura bien trouver et créer de nouvelles ressources pour son alimentation et sa subsistance, ressources qu'il ne nous est pas donné aujourd'hui de prévoir, mais seulement d'entrevoir.

Nous n'en fournirons que quelques exemples, en opérant par analogie. Ainsi, la vieille pharmacopée ne guérissait et souvent ne tuait les malades, qu'après les avoir gorgés de drogues en grande quantité. Aujourd'hui, l'homœopathie, la dosimétrie, le système du comte Mattéi, ont créé des remèdes beaucoup plus puissants que l'ancienne pharmacopée et cela, avec des doses infinitésimales; fait très curieux à noter, plus les remèdes de Mattéi sont dilués, plus puissante paraît leur action.

Donc, si l'homme ne trouvait plus un jour assez d'espace sur le globe, assez de terres pour faire de l'agriculture, de l'élevage du bétail, le chimiste vien-

drait au secours de l'humanité et trouverait, très certainement le moyen de l'empêcher de mourir de faim.

Si l'homme ne trouvait plus de charbon pour ses besoins, l'électricité remplacerait la vapeur; nous en avons une preuve par les tramways et par les lignes ferrées électriques.

Et savons-nous encore tout le parti qu'on peut retirer de l'électricité? Elle sert déjà à correspondre, à éclairer, à chauffer, à sonder, à véhiculer, à transporter, à guérir toutes sortes de maladies incurables.

Savons-nous si, un jour, de l'eau pure, fortement électrisée, ne pourra remplacer la cotelette ou le beefsteak quotidiens?

Et que l'on ne nous traite pas d'utopiste. Sont seuls utopistes, ceux qui déclarent la faillite de la science; c'est la science officielle qui, seule, a fait faillite, telle est la vérité; il suffit, pour s'en convaincre, de voir les noms des grands inventeurs.

La science sans épithète a de nos jours réalisé des merveilles véritables, et c'est ce qui nous permet de dire que rien ne paraît impossible aujourd'hui à l'homme de science véritable.

Nous ajouterons que l'homme en se spiritualisant sans cesse, arrivera certainement un jour à vivre, sans l'alimentation grossière et matérielle; il vivra au moyen d'une alimentation de plus en plus raffinée, de plus en plus subtile. Nous ne doutons pas un seul instant qu'il puisera un jour sa nourriture dans l'aither, absolument comme le fait le poisson dans l'eau.

Et qu'on ne nous objecte pas que le poisson vit des animalcules et des êtres qu'il trouve dans l'élément liquide. Eh bien, qui nous dit que l'air ne contient pas en myriades infinies, des microbes nourriciers que l'homme ne sait pas encore utiliser pour sa subsistance.

Est-ce que la mystique religieuse ne nous apprend pas que des hommes dits *Saints*, ont vécu des mois et des années, sans prendre aucune espèce de nourriture? Or, pour nous, ces hommes, au lieu d'être des saints, sont tout simplement des Sages, des Initiés, les hommes de l'avenir qui vivent déjà à notre époque, comme vivront peut-être tous les hommes dans un temps très éloigné, disons dix mille ans, vingt mille ans. Qu'est-ce, du reste, un tel délai pour l'humanité qui est presque éternelle? quelques années seulement...

Ainsi donc, l'homme peut croître et multipler, et peupler encore et toujours la terre. Il trouvera de quoi suffire à sa subsistance; son génie saura bien paralyser toutes les disettes possibles.

Honni soit le principe malthusien; c'est un crime de lèse-humanité; l'homme est sur la terre pour se reproduire toujours et à l'infini. Telle est la Loi de la vie; enrayer son principe, c'est violer la Loi Divine.

Nous terminerons cette étude par une anecdote, qui nous a été confiée par notre grand poète provençal Mistral :

Un jour, un pauvre diable entouré de ses nombreux enfants, fait la ren-

contre d'un homme riche à qui il raconte que sa femme allait encore accoucher, et le riche bourgeois lui dit : Que diable, tu devrais t'arranger de façon à ne plus avoir d'enfants, surtout quand on est si pauvre que toi », et le besogneux de lui répondre en provençal :

« Moussu, *Quand Diou mande un lapin, mande tan ben une cardello*, ce qui veut dire : « Monsieur, quand Dieu envoie (crée) un lapin, il crée aussi du laiteron pour le nourrir! »

Il en va de même pour l'humanité toute entière; c'est ce qui nous fait supposer que nous sommes loin encore, fort loin de la Fin de l'humanité.

ERNEST BOSC.

CHOSES D'ESPAGNE. UN ANNIVERSAIRE

Le 8 octobre dernier, les kardécistes de Barcelone ont commémoré le 38e anniversaire du fameux auto-da-fé de livres spirites qui eut lieu dans cette ville, sous les auspices de l'évêque Palau. Un banquet avait réuni 380 personnes, dont 100 pauvres invités, dans les magnifiques jardins du Théâtre Lyrique, mis gracieusement à la disposition des organisateurs par le propriétaire. Il y eut ensuite une soirée littéraire et musicale, à laquelle assistaient six ou sept mille personnes. D'éloquents discours furent prononcés par nos sœurs et frères en croyance, entre autres Mmes Carmen Pujol et Amalia Domingo Soler, MM. Quintin Lopez, Miguel Vives, etc...

A l'occasion de cet anniversaire, le journal *La Union Espiritista* de Barcelone, distribua 6000 exemplaires d'un supplément relatant les diverses circonstances de l'auto-da-fé. Nous trouvons un de ces suppléments encarté dons le numéro d'octobre de la *Revelacion* d'Alicante, que M. Francisco Arques veut bien nous adresser tous les mois (nous lui envoyons ici l'expression de notre profonde gratitude). Nous y lisons comment trois cents volumes et brochures furent saisis à la douane et brûlés sur une des places de Barcelone, la même où furent incinérés *les Misérables*, de Victor Hugo, par les ordres de l'évêque Palau. Le scandale fut énorme, et plusieurs journaux, *la Corona*, *las Novedades*, etc., s'élevèrent violemment contre un si fantastique abus de pouvoir, digne des meilleurs temps de Torquemada, commis dans la ville la plus libérale d'Espagne. Neuf mois après, l'évêque mourut; son esprit se manifesta spontanément, dans un cercle spirite parisien, peu après son dégagement, par une communication remarquable où il déplorait ses erreurs ; il donna plusieurs preuves de son identité que nous ne relatons pas.

Le même opuscule donne à la suite une importante liste des journaux et centres spirites existant en Espagne, ainsi que le texte d'une loi présentée

aux Cortes par plusieurs députés, loi demandant la réorganisation de l'enseignement et sa restauration sur des bases spirites.

***

Nous avons trouvé dans le même numéro de la *Revelacion*, sous le titre de Flammarion spirite, un deuxième supplément de *La Union Espiritista*, qui a été répandu à profusion en Espagne, pour circonvenir le mal qu'ont voulu faire à la cause les journaux trop pressés d'annoncer la défection de M. Flammarion.

Cet opuscule est la traduction de l'interview de Ed. Bourgès auprès de l'auteur de *Stella*, parue dans le *Figaro* (10 juillet 1899).

***

L'*Union Espiritista* de Barcelone, et par elle le Centre Barcelonais d'études psychologiques, ont fait de la bonne besogne par ces publications. Nous ne doutons pas qu'elles feraient encore davantage, si malheureusement les ressources n'étaient pas trop souvent bien au-dessous des intentions.

FRANTZ FIGUÈRES.

CONFÉRENCE DE M. LÉON DENIS

M. Léon Denis a éloquemment parlé à Paris, le 1er novembre, à la salle du Grand Orient de France, où il donnait sa conférence; nous étions à Cognac ce jour-là, et nous ne pouvons donner que l'appréciation des auditeurs.

Des journalistes appartenant au journal l'*Eclair* et au *Journal*, qui se trouvaient au milieu de la salle, avec pas mal de leurs confrères, m'ont dit n'avoir entendu que confusément la parole de l'orateur, soit que sa voix ne portât pas, soit que l'acoustique de la salle fût mauvaise. Quelques-uns regrettaient que M. Léon Denis ne voulût discourir que pour les spirites, tandis qu'il eût été nécessaire de causer scientifiquement pour les rédacteurs, obligés d'en rendre compte au point de vue de la science.

Ces objections prouvent combien il est difficile de satisfaire tout le monde.

Ce que nous savons bien, c'est que les spiritualistes ont été enchantés d'entendre leur orateur préféré, que toute la salle était bondée et tous les accès de la salle remplis de personnes sympathiques.

M. Léon Denis, en parlant du spiritisme, l'a fait avec puissance, avec clarté, au point de vue moral, social, au point de vue du progrès matériel et scientifique, qu'il ne sépare jamais d'un idéal supérieur, son objectif habituel. Certes il a constaté la réalité des recherches psychiques, édifiées par

un nombre de chercheurs haut placés dans toutes les académies de l'Europe et de l'Amérique.

De même, il a nettement caractérisé, avec éloquence, la science de l'âme et ses manifestations multiples, aux applaudissements continus de son auditoire, ce que le compte rendu de M. Gabriel Delanne confirme expressément dans la *Revue scientifique et morale* de novembre, en ajoutant que « bien que la parole ait été donnée aux contradicteurs, personne n'a osé relever le gant. »

M. Léon Denis continue en Belgique et en France, la suite de ses conférences, ce dont on ne saurait trop le remercier.

M. Léon Denis. — APRÈS LA MORT. — Librairie des sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

1er *et 2 novembre* 1899 ! En ces deux jours qu'une pieuse tradition consacre au souvenir et au culte des morts, tout en pensant pieusement à ceux des miens que la mort a pris, j'ai voulu lire ou plutôt relire et méditer le livre admirable de M. Léon Denis : *Après la Mort.*

Notre compatriote nous fait dans ce volume compact un exposé clair et méthodique du spiritisme qui, à l'en croire, est une doctrine consolante, attirante et fort attachante.

Envisagé dans ses grandes lignes, le dogme spirite peut se résumer en quelques articles essentiels : croyance à Dieu, principe et source de l'univers ; croyance à l'immortalité et à la renaissance ou réincarnation de l'âme dans des vies successives jusqu'à son épuration complète ; croyance au parfait bonheur dans le sein de Dieu.

« La nature souriante, éternelle, encadre de ses splendeurs les tristes débris des empires. En elle, rien ne meurt que pour renaître. Des lois profondes, un ordre immuable président à ses évolutions... » (p. 2).

« ... A travers la succession des temps, à la surface des milliers de mondes, nos existences se déroulent, passent et se renouvellent et, à chacune d'elles, un peu du mal qui est en nous disparaît ; nos âmes se fortifient, s'épurent, pénètrent plus avant dans la voie sacrée, jusqu'à ce que, délivrées des réincarnations douloureuses, elles aient conquis par *leurs mérites* (je souligne ces deux mots) l'accès des cercles supérieurs où rayonnent éternellement beauté, sagesse, puissance, amour ! » (p. 167).

Ce n'est là, comme on le voit, qu'une sorte de métempsychose épurée, plus parfaite et d'un ordre plus élevé que celle des anciens. Avec eux, l'âme après la mort, émigrait dans le corps d'un animal supérieur ou inférieur, et cette migration était une récompense de la vertu ou une punition du vice. L'âme pouvait même s'avilir jusqu'au monde végétal ou minéral.

La doctrine des Esprits se retrouve, avec des variantes et des tempéraments appropriés, au fond de toutes les grandes religions. Tous les peuples l'ont connue : l'Inde, avec les Védas et les hymnes védiques (toute renaissance, heureuse ou malheureuse, dit Krishna, est la conséquence des œuvres pratiquées dans les vies antérieures). Avec Cakya-Mouni et le Bouddhisme ; l'Egypte, avec les livres sacrés d'Hermès ; la Grèce, avec la philosophie de Socrate, le *Phédon* et le *Timée* de Platon, et surtout les préceptes de Pythagore ; l'Italie, avec le *Songe de Scipion*, de Cicéron, l'*Enéide* de Virgile, le beau xv^e^ livre des *Métamorphoses* d'Ovide, les œuvres de Lucain, de Tacite et d'Apulée ; la Gaule avec les Druides et les Triades ; la Judée avec Moïse et la Kabbale ; enfin les peuples chrétiens avec Jésus et le Nouveau Testament.

Après Jésus, c'est Allan Kardec qui, le premier, recueillit les principes généraux et les éléments épars de la doctrine des Esprits, et les coordonna en un corps de préceptes et d'enseignements. Avec lui, cette doctrine s'est épurée et dégagée des obscurités et des voiles qui l'empêchaient de resplendir et de briller à nos yeux dans tout l'éclat de son divin rayonnement. Ici je veux citer notre auteur. « L'âme a deux enveloppes : l'une temporaire, le corps terrestre, instrument de lutte et d'épreuve, qui se désagrège à la mort ; l'autre permanente, le corps fluidique, dont elle est inséparable et qui progresse et s'épure avec elle » (p. 412). Parvenue à la vie humaine, l'âme ne peut plus descendre dans les animalités inférieures, ni émigrer dans le monde végétal ou minéral. Libre et responsable, elle « porte en soi « la loi de ses destinées : dans le présent, elle recueille les conséquences du « passé ; elle sème les joies ou les douleurs de l'avenir » (p. 413).

Le livre de M. Léon Denis est l'œuvre d'une intelligence libre et hardie ; c'est un livre d'apôtre qui sait consoler et convaincre ; c'est un livre où se trouve exposés des principes et des préceptes d'une clarté parfaite et d'une rigoureuse logique, et qui contient des pages attirantes et exquises, parfois trop fortes pour nos consciences un peu débiles. Il est bon et utile ; ceux qui le lisent, au fur et à mesure qu'ils en tournent les feuillets, sentent leur monter à l'âme comme un parfum d'amour, de charité et de bonté, dont ils retiendront quelque chose. Au surplus, son éloge n'est plus à faire ; il a été fait par M. Alexandre Hepp comme il convenait, sans qu'il y ait à reprendre ou ajouter quoi que soit.

« Pour moi, dit-il, je ne suis pas éloigné de croire que ce fameux *requiescat* dont on nous épouvante n'existe point, que la vie un instant quittée est aussitôt reprise, que ce « corps spirituel » dont parle saint Paul, qui a pris et qui garde l'empreinte de l'autre, nous assure une immortalité très active, avec la conscience de ce qui, précédemment, fut avec le pouvoir de nous ma-

nifester et que seules l'erreur et l'exploitation tyrannique de nos crédulités et de nos faiblesses, ont pu rendre si mystérieuse et si terrifiante une formalité sans importance, une chose admirable et réjouissante en elle-même. Il y a un homme que je ne blesserai point en disant de lui qu'il est totalement inconnu du public, et qui a écrit le plus beau, le plus noble, le plus précieux livre que j'ai lu jamais. Il a nom Léon Denis, et son livre est intitulé : *Après la Mort*. Lisez-le, et une grande pitié, mais libératrice et féconde vous viendra brusquement de nos manifestations de regrets et de peur, de nos adagios, de nos violettes spéciales et de notre grand deuil. » (*Quotidienne* du 26 janvier 1894, *in fine*). *Dixit et dixi.*

JOHANNÈS.

NOTA : *Christianisme et spiritisme*, du même auteur, est le complément de *Après la mort*, il instruit en intéressant. Ces deux volumes à 2 fr. 50 chaque, 42, rue Saint-Jacques, Librairie des sciences psychiques.

MISS LILIAN WHITING ET Mme PIPER

Miss Lilian Whiting nous a donné de temps en temps des bribes de ses expériences psychiques, mais rien de plus complet et de plus convainquant n'est sorti de sa plume, que le remarquable récit qui a paru récemment, dans l'*Inter Océan*, de Chicago, dans lequel elle raconte les intéressantes relations qu'elle a eues avec son amie, décédée, Katie Field. Voici ce récit :

« Entre Miss Field et moi, l'expérience est à la fois directe, ou télépathique, et objective quand elle emprunte la main de Mme Piper. Je m'explique : les messages tombent dans mon esprit, en paroles et en phrases aussi nettes que celles de qui que ce soit en ce monde. Peu de jours se passent sans que ce fait se produise, il n'est pourtant pas continuel. Dans les cas les plus favorables, d'ailleurs, cela se borne habituellement à une ou deux phrases, de sorte que pour avoir une conversation de quelque longueur, je suis obligée d'avoir recours à Mme Piper. Voilà la chose en gros, la dire en détail demanderait plus de place que n'en contient un numéro du dimanche de l'*Inter Océan*.

En août 1896, trois mois après la mort de Miss Field, je rentrais d'Europe, ayant l'intention d'aller à Honolulu, où son corps reposait dans un caveau. Il y avait toutes sortes de raisons sages pour que je n'y aille pas, mais j'ai l'habitude de jeter la prudence à tous les vents et de ne pas regarder aux conséquences. J'étais dans ces dispositions, quand un soir fort tard, j'entendis Miss Field me dire : « Lilian, n'y allez pas, tout ce que vous désirez viendra vous trouver ici ». Ce fut tout, pas d'autre explication, mais la con-

viction avait si bien pénétré dans mon esprit, que j'acceptai cet avis, tout de suite. Dans l'espace des trois mois qui suivirent, je vis quatre personnes d'Honolulu, qui connaissaient bien Miss Field, et qui étaient celles que j'avais projeté d'aller voir, si j'avais entrepris ce long voyage. Ce sont : Mme Dole, femme du président Dole ; Mme Won B. Castle ; Miss Anna Pazis, qui voyageait avec Miss Field à l'époque de sa mort ; et une autre dame, dont le nom m'échappe en ce moment, mais qui a épousé un jeune homme de Lowell, Mass., et qui, en venant voir ses parents à Lowell, eut l'amabilité de me visiter. Cette dame et Mme Castle vinrent chez moi. Je vis Mme Dole chez sa cousine à Cambridge, et je rencontrai Miss Pazis à Brooklyn, N.J., où elle était chez des amis. Ainsi, tous ces événements apportent au moins une forte présomption que Miss Field m'a dit réellement ce que je crois avoir entendu.

Au commencement de l'automne, je m'adressai au Dr Hogdson, pour avoir une séance avec Mme Piper. La date de la première réunion fut fixée au 24 octobre 1896. Aussitôt que la médium fut entransée, sa main me caressa, et, saisissant le crayon, elle écrivit : « Je suis Kate Field ». L'écriture était caractéristique. Je passe sur beaucoup de questions personnelles, qui sont des preuves incontestables, à cause des tournures de phrases, des termes employés, des expressions coutumières, etc., et j'arrive à la preuve suivante :

Miss Field avait fait son testament, en laissant la plus grosse partie de sa fortune à M. T. Sanford Beaty. Je lui demandai si telle avait bien été son intention. La main de Mme Piper écrivit que c'était exact, et qu'elle désirait que je sache pourquoi, puisque j'étais son intime amie. Là-dessus elle écrivit le récit complet d'une entrevue d'affaires et d'une transaction intervenue à la date indiquée, chez elle, à l'hôtel Victoria, à New-York, et pour ne pas faire de mystères, il s'agissait, tout simplement, d'une contribution dans la fondation d'un journal *Kate Field's Washington*. Je ne connaissais absolument rien de ce traité. M. Beaty m'était alors inconnu, mais Miss Field exprima le désir, par la main de Mme Piper, que nous nous rencontrions et elle écrivit : « Je vais vous l'envoyer. »

Je ne fis pas grande attention à ces paroles, mais peu de temps après, une après-midi, on me remettait la carte de M. Beaty, qui me disait en entrant ; « J'aurais pu vous écrire et vous demander la permission de venir vous voir, mais en réalité je n'ai pu résister au désir de venir immédiatement, je n'ai pris que le temps de tout quitter, et me voilà ». Puis, au cours de la conversation, il me dit qu'il désirait beaucoup m'expliquer pourquoi Miss Field avait fait un testament qui paraissait si singulier, et il me conta l'histoire que la main de Mme Piper avait écrite, à la façon dont deux personnes sincères feraient le même récit sans s'être concertées. Quand il eut fini, je lui

dis, pour l'éprouver : « J'ignore, M. Bealy, si vous croyez aux communications du monde invisible ». — « Ma foi, répondit-il, je n'y connais pas grand chose, mais j'ai toujours eu l'impression que ma mère était près de moi. »

Alors je lui montrai la communication écrite, donnant en détail la convention dont il venait de me parler ; l'assistance qu'il avait donnée à Miss Field, avait été telle, que ses dispositions testamentaires ne pouvaient être regardées que comme justes et équitables.

Trad. du *Light*, du 30 septembre 1899, par G. Béra.

VISIONS DU BARON DE GULDENSTUBBE.

Cher Monsieur Leymarie,

Robert Dale Owen, ancien ambassadeur des Etats-Unis à Naples, est l'auteur du grand ouvrage sur le spiritisme : « *Footfalls on the boundary of another world* », répandu en Amérique à plus de 60.000 exemplaires. L'auteur y raconte l'histoire remarquable d'une apparition qu'a eue le baron de Guldenstubbé, en 1854, et dont voici la traduction :

« En mars 1854, le baron de Guldenstubbé demeurait seul, à Paris, dans un appartement du premier, 23, rue Saint-Lazare. Le 16 de ce mois, il revenait après minuit, d'un grand bal du faubourg Saint-Honoré, chez M. de Tourgenieff. Il se retira de suite dans sa chambre à coucher, mais, étant encore trop agité, il alluma sa bougie et se mit à lire ; bientôt son attention fut distraite de la lecture par une secousse électrique qui, peu à peu, se répétait huit ou dix fois ; cette sensation étrange éloignait toute disposition au sommeil.

Il se leva, s'enveloppa d'une robe de chambre chaude, se rendit au salon pour y rallumer son feu. Rentrant, peu après, dans sa chambre à coucher, et sans lumière pour chercher son mouchoir, il observa un rayon de lumière venant de la porte ouverte du salon, juste devant la cheminée sans feu de sa chambre à coucher, située vis-à-vis de la porte d'entrée ; il vit une sorte de colonne vaporeuse, à couleur grisâtre et un peu lumineuse.

Son attention se fixa un moment sur cette étrange colonne, mais pensant que c'était le reflet des reverbères de la grande cour, il ne s'y arrêta point et retourna au salon.

Quelque temps après, comme le feu n'allait pas bien dans la cheminée du salon, il rentra dans la chambre à coucher pour y prendre des fagots ; la même apparition, devant la cheminée de la chambre à coucher, fixa son attention. La colonne s'était agrandie, s'élevait jusqu'au plafond qui avait douze pieds de hauteur. Sa couleur, de grise était devenue bleue comme un feu d'alcool et plus éclatante qu'auparavant. Le baron de Guldenstubbé la

regardait avec surprise ; elle augmenta d'éclat, graduellement, prit la forme d'un homme avec des contours vagues, la couleur bleue et la colonne prenaient une teinte plus sombre.

Le baron prit l'apparition pour une hallucination, mais, continuant de l'examiner avec attention, à une distance de 13 à 14 pas, peu à peu, les lignes extérieures de cette figure devinrent plus accusées, les traits se formant, le tout prit la couleur de la chair humaine et, enfin, celle de nos vêtements. En définitive, l'extérieur de cette colonne présentait la figure d'un vieillard de grande taille, au teint frais, aux yeux bleus, aux cheveux et favoris blancs comme neige, sans barbe, ni moustache ; il avait une tenue soignée, portait cravate blanche et gilet blanc, un col de chemise raide et haut et un long habit noir, ouvert et rejeté sur les épaules comme le font les personnes corpulentes, qui ont trop chaud ; il paraissait s'appuyer sur une forte canne blanche :

Quelques minutes après, la figure, ou plutôt le spectre, sortit de la colonne et s'avança, paraissant flotter lentement au travers de la chambre, jusqu'à trois pieds du point où se tenait le baron stupéfait ; là, le fantôme s'arrêta, présenta sa main en signe de salutation, s'inclina légèrement. Le premier mouvement du baron de Guldenstubbé, si étrangement surpris, fut de tirer le cordon de la sonnette. Le sujet était si parfaitement accusé, si naturellement matériel, qu'il pouvait à peine se défendre de cette pensée, qu'un étranger s'était introduit chez lui, car ses traits lui étaient tout à fait inconnus.

L'âge et les manières amicales du visiteur, arrêtèrent sa main. De l'autre monde, ou de ce monde-ci, il n'y avait rien d'ennemi, ou de formidable, dans cette apparition-là. Peu de temps après, la figure alla vers le lit, en face de la cheminée, où elle avait d'abord apparu, puis s'avança la seconde fois vers le baron, répétant les mouvements de la tête et de la main droite, huit ou dix fois. Le baron n'entendait ni son, ni voix, ni bruit de pas.

La dernière fois, le fantôme retourna vers la cheminée, et, faisant face au baron, il demeura stationnaire. Peu à peu les contours s'affaiblirent ; au fur et à mesure que la figure perdait de son aspect, la colonne se reformait, comme auparavant, créant, comme un cadre autour d'elle, mais beaucoup plus lumineuse qu'auparavant. L'éclat qu'elle répandait, permit au baron de lire dans une Bible qui se trouvait sur la table de toilette, deux ou trois versets. Peu à peu, le spectre s'éteignit, s'élevant par intervalles, comme une lampe qui finit. Or, cette apparition avait duré environ dix minutes de sorte que le baron de Guldenstubbé avait eu le temps de la bien examiner.

Lorsque le fantôme revint à la cheminée, le baron vit, très distinctement, son dos et ne s'effraya point, préoccupé de savoir s'il y avait une hallucination ou une réalité objective. Plus d'une fois, dans sa vie, il avait eu des apparitions moins distinctes, il est vrai, de personnes qu'il avait connues

durant leur vie terrestre et il avait cru que la cause était due à son imagination, aux impressions de son système nerveux.

Pensant à ces choses, le baron se coucha et quelque temps après, s'endormit profondément. Dans un songe, *le même fantôme* se présentait à lui avec les mêmes vêtements. Il lui apparut, assis auprès de son lit, lui disant en réponse à ses méditations de la veille : — « Jusqu'à présent, vous n'avez pas cru à la réalité des apparitions, que vous consideriez seulement comme reflets de mémoire ou auto suggestion... Maintenant, puisque vous avez vu un étranger, vous ne pouvez soutenir que c'est la reproduction de vos souvenirs. » Le baron approuva ce raisonnement, mais le fantôme ne lui donna aucune satisfaction à l'égard de son nom, ou de ce qu'il avait été dans la vie terrienne. Le lendemain, rencontrant la femme du concierge, Mme Mathieu, qui avait l'habitude de faire son appartement, il lui demanda qui, avant lui, avait occupé son appartement; la raison seule le portait à faire cette question, l'apparition qu'il avait eue dans sa chambre à coucher, la nuit passée l'y obligeant.

D'abord cette femme parut très effrayée, n'ayant nulle envie de lui communiquer quelque chose à ce sujet ; mais, lorsque le baron la pressait et l'assurait que ce ne serait jamais une raison pour lui, homme éclairé, de changer de logement, elle lui communiqua, en hésitant, qu'un certain M. Caron y avait demeuré, y était mort, il y avait environ deux ans, et avait autrefois été maire dans une localité de la Champagne. M. Caron avait habité cet appartement en qualité du père de la propriétaire; l'apoplexie avait mis fin à sa vie, à 77 ans, dans le couloir du même appartement, qui se trouvait entre la chambre à coucher et la cuisine. On l'avait transporté, presque sans vie, à la chambre à coucher, où il était mort dans son lit qui occupait la même place que celui du baron.

La description, par cette femme, non-seulement de l'aspect personnel de M. Caron, mais encore de son costume, correspondait de la manière la plus exacte à tout ce qu'avait vu le baron, Mme Mathieu finit par avouer que le baron n'était pas le seul qui avait vu l'apparition de M. Caron.

Une fois, un domestique l'avait vu dans l'escalier. A elle-même, il était apparu plusieurs fois, soit à l'entrée du salon, soit dans le couloir où il avait trouvé la mort et, plusieurs fois, dans la chambre à coucher. Elle dit aussi au baron, qu'il avait dû probablement remarquer qu'elle avait l'habitude de faire ses chambres quand il y était, au lieu de les faire quand il était sorti ; dans la crainte de le déranger, elle avait plusieurs fois voulu s'excuser là-dessus, mais elle n'avait su que dire, la véritable raison de cette habitude étant de ne pas rester seule dans l'appartement, de peur de rencontrer le vieux monsieur.

JOSEPH DE KRONHELM.

HUDSON TUTTLE

SPIRITUALISME AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

(Voir la *Revue* de septembre 1899).

« Ceci ne vous donne qu'une bien faible idée des rapports qui n'ont cessé d'exister entre le monde des esprits et la terre. La matière a une tendance à reprendre son état primitif et c'est pour cela que vous voyez s'étaler et se développer ici, dans tout l'éclat de leur essence spirituelle, toutes ces plantes qui ont existé autrefois sur terre. Il en est de même des animaux qui ont vécu sur cette sphère, sous les types les plus variés et qui ont disparu depuis, ainsi que vont disparaître, à la longue, les animaux qui vivent aujourd'hui sur terre ; mais cette transition ne s'opérera que lorsqu'ils ne pourront plus servir à un but utile dans l'économie et que la destinée pour laquelle ils ont été créés sera accomplie.

« Il n'existe ici aucun animal, même de ceux qui appartiennent aux degrés les plus élevés, parce que l'atmosphère y est trop subtile pour qu'ils puissent y vivre. »

« Ici, le sage se tut. Sachant qu'une transition aussi subite et aussi grande est toujours suivie d'une profonde lassitude pour l'esprit qui y est soumis, il invita ses jeunes élèves au repos ; puis il leur choisit une retraite d'où ils pourraient contempler, à leur aise, le spectacle sublime de la nature dans ses merveilleuses transformations, toutes nouvelles pour eux, et continuer leurs études sous la garde d'autres guides auxquels il les confia, pendant toute la durée de son absence. A son retour, il reprit la conversation au point où il l'avait laissée et la continua en ces termes :

« L'homme a l'éternité devant lui pour satisfaire son insatiable soif de sagesse. L'esprit parfait est le terme de la force qui crée. Pour lui, un océan de gaz existait dès le principe ; pour lui, la sphère ignée roulait à travers l'espace infini depuis des siècles ; pour lui, une forme de vie vint après une autre ; un type remplaçant l'autre ; un degré succédant à un degré dans des mutations sans nombre. L'homme est le germe, la fleur épanouie de la nature, l'esprit évoluant sans cesse et développant ses puissances jusqu'à ce qu'il arrive jusqu'au trône du Tout Puissant. Il n'existe aucunes limites tracées à l'acquisition des connaissances, et quoique l'âme fatiguée dans sa marche ascensionnelle s'approche, à chaque étape, plus près de Dieu, le nombre de ces étapes est aussi incalculable que les feuilles de la forêt ou les grains de sable de la mer.

« L'homme pourrait marcher aussi loin et aussi vite que possible et jamais il ne pourrait atteindre la borne où finit le progrès.

« L'homme a progressé par les efforts de son intuition, en recevant des impressions de l Esprit omnipotent, vers lequel tendent toutes ses aspirations. Toutes les races qui ont paru sur la terre, quel que soit leur climat ou leur pays et leur état d'abaissement, ont reconnu toujours dans tous les âges une sagesse incompréhensible. Le sauvage même, encore moitié animal, sur les sombres rochers de la Patagonie a une faible lueur de cet esprit infini qu'il croit entendre gémir dans la brise du soir et qui se manifeste à lui dans le mugissement des vagues en furie qui se brisent sans cesse sur la côte de son ciel inhospitalier.

« Celui-ci regarde Dieu comme un être séparé, isolé ; l'homme civilisé comme l'auteur de la création, pénétrant chaque atome de matière. L'intelligence humaine a des pouvoirs étonnants. D'un éclair de la pensée, elle embrasse tous les systèmes solaires ; elle résoudrait même les problèmes de la nature divine.

« L'esprit inculte sent que le monde extérieur est gouverné par une force invisible qu'il ne peut comprendre ; et de là est venue l'idée du « cosmos » ou univers, machine douée d'une intelligence supérieure pour diriger ses mouvements. De la nature de cette force, le sauvage ne sait rien et l'homme civilisé, le théologien, pas davantage.

« Ici se pose une question : « Qu'est-ce que Dieu et où est-il? » Ce vaste sujet a attiré l'attention des docteurs de l'église et des philosophes de tous les temps, depuis la création de l'homme ; et pourtant, rien qu'une notion vague et insuffisante en a été donnée.

« Au commencement des âges, on regardait Dieu comme une personnalité et on l'adorait comme tel. Cette conception de la personnalité de Dieu s'est propagée jusqu'à nos jours et la foule des humains le vénère encore comme un potentat monstrueux, ayant forme d'homme, au lieu d'un principe de la nature qui gouverne tout : l'Esprit infini.

« Ignorant enfant de la nature, d'où vous est venue toute la vérité ? Les théologiens ont longtemps cherché pour trouver l'explication de cette simple question, mais en vain. Des idées préconçues, jointes à la tradition, exercent sur l'esprit de l'homme une grande influence, et quoique amplement convaincu que la Divinité est un principe intelligent, l'imagination est portée à la personnifier.

« La raison seule peut répondre et lever la difficulté. Dès que l'on personnifie Dieu et lui attribue une forme, on circonscrit sa volonté et sa puissance. En l'assimilant à la nature humaine, on en fait un personnage fini.

« Du fait que l'homme est, en apparence, à la tête de la création, il n'y a pas lieu de déduire qu'il n'existe pas d'habitants sur d'autres planètes, entièrement différents de forme, et pourtant, les surpassant en intelligence

et en force de pensée, autant que le philosophe le plus érudit de notre globe surpasse le Hottentot qui s'imagine que l'horizon qui s'étend devant ses yeux est la limite de l'univers.

« Le fini ne peut comprendre l'infini. Un être fini ne peut gouverner un domaine infini, car il y aurait des systèmes de mondes qui seraient en dehors d'un tel Dieu.

« Des lois immuables ont présidé à la création de la terre pour lui donner sa forme ; et ces mêmes lois agissent maintenant, dans une mesure égale, pour la conservation de l'œuvre. Dieu est éternel de même que ses attributs le sont. Ils sont co-éternels, co-existant avec la matière et ne peuvent jamais être ni annulés, ni altérés.

« De même que l'âme et le corps de l'homme ne font qu'un, de même l'esprit infini ne fait qu'un avec tout l'univers.

« Entre la nature et Dieu, il n'existe aucune distinction. La matière et l'esprit qui n'ont jamais été séparés, constituent une unité indivisible. Les lois de la nature sont la volonté de la Divinité ; la sagesse et l'intelligence qui y sont déployées forment son Esprit ; et quoiqu'en les dénommant, il est bon de leur accorder une distinction particulière ; cependant le tout n'est qu'une inséparable unité. Je ne reconnais rien de supérieur ni d'extérieur à la Nature, rien au-dessus contrôlant cette unité ; mais au-dedans vit un principe sans cesse agissant, avec une infatigable énergie et tendant vers la perfection.

« L'homme n'a pour l'initier dans les secrets de la nature, qu'un seul guide, qu'un maître ; et ce maître, c'est la raison. Pourquoi l'étude des sciences naturelles a-t-elle été toujours considérée comme étant dangereuse pour l'esprit ? Pourquoi a-t-on dit qu'elle conduisait au matérialisme ? Simplement, parce que de semblables investigations ouvrent le chemin à la libre pensée, à la libre communion avec la Divinité.

« Les attributs de Dieu sont révélés par la Nature et constituent la justice, la bienveillance, la sagesse et l'amour pour le monde externe, d'où jaillissent l'harmonie et le progrès. C'est d'eux qu'il absorbe les attributs dont il est doué. Sa conception des mathématiques est née de la précision que l'homme a reconnu exister dans toutes choses. Il a observé que la matière suit un certain cours déterminé pour accomplir des résultats fixes auxquels il donne le nom de lois. La nature est le « Grand Tout ». A sa source pure comme du cristal et féconde, l'esprit puise sans cesse sa force et sa vie, mais le courant inépuisable coule toujours avec la même abondance, en répandant de toutes parts des effluves d'amour, d'intelligence et de vérité.

« Que toujours la nature vous serve de livre de texte et la raison de guide ! Sachez que dans le murmure du ruisseau, dans la rivière qui roule ses eaux

tumultueuses vers l'océan, que dans les choses les plus infimes règne un ordre, une intelligence admirables, car Dieu est présent dans toutes ses œuvres et s'adresse sans cesse à l'esprit de l'homme. Votre intelligence, votre moralité, tout dérive de Lui. Restez donc fidèles à ces attributs ; la Charité est la base de toute vraie grandeur. Aimez les faibles, les petits et les souffreteux ; soyez indulgents et compatissants pour les criminels mêmes, quels qu'ils soient. Comment les anciens traitaient-ils les coupables ? Parcourez l'histoire et vous frémirez d'épouvante ; pénétrez dans les hideux et noirs cachots où sur un peu de foin jeté sur un sol humide et dur croupit dans l'ordure un être humain n'ayant pour toute nourriture qu'une croûte de pain moisie et de l'eau putride ; voyez ces oubliettes où les malheureux qu'on y enfermait étaient condamnés à mourir de faim ; et ces machines de torture, la guillotine, le gibet, la prison inquisitoriale dont les chambres secrètes sont gardées par de vrais démons incarnés. Sans doute, vous rougissez de honte, vos cœurs se soulèvent de dégoût et pourtant, des choses non moins horribles se passent aujourd'hui sous vos yeux et vous en détournez votre charité. La société a le droit de se protéger, c'est son premier devoir et nul ne le lui conteste, mais il ne lui appartient pas de méconnaître et de fouler aux pieds celui de l'être individuel. Si un homme vous menace et vous nuit, vous êtes dûment autorisé à le punir, mais nulle loi ne vous permet de prendre sa vie ou de le mutiler avec intention. La vengeance est la plus vile des passions animales.

« Dans l'état d'ignorance et d'abjection morale où naissent tant de pauvres malheureux, entourés de toutes les circonstances faites pour encourager et développer en eux leurs tendances au vice et n'ayant sous les yeux que l'exemple du mal, faut-il donc s'étonner qu'ils se livrent à tous les excès de leurs passions criminelles ? Vous ne seriez pas plus qu'eux, des voleurs et des assassins si, au lieu de vous faire les heureux de la terre, le sort vous eût créés les parias de la société. La tendance au crime est une maladie, comme la démence et d'autres troubles cérébraux et la charité devrait vous inspirer de la commisération et non de la vengeance. Vous dites que pour le meurtrier, il n'y a aucun espoir d'amendement et vous le tuez pour qu'il serve d'exemple. Mais, sachez-le, de tels spectacles n'intimident ni n'effraient les facultés infimes ; au contraire, ils les excitent et les nourrissent. Ni la potence, ni la guillotine n'inspirent de la terreur au criminel, mais elles ajoutent un crime à un autre crime en prenant la vie d'un homme dont l'inviolable sainteté devrait être respectée et inculquée à tous par tous les moyens possibles. Soyez donc charitables et indulgents pour vos semblables ; le genre humain est une vaste confrérie où tous sont solidaires entre eux. Souvenez-vous que l'abaissement d'un seul rejaillit sur tous, de même que

l'élévation répand son influence salutaire parmi tous les êtres de la création.

« Maintenant, vous désirez savoir quel est l'état des esprits dans les diverses sphères de l'infini.

« Il n'y a partout qu'une loi, un état de félicité ; c'est de faire le bien, ce qui veut dire se soumettre aux lois de l'existence. Cela est vrai pour le monde des esprits comme pour la terre, car ces deux mondes sont unis l'un à l'autre par le lien sacré de la solidarité.

« La terre est le premier degré dans la vie de l'esprit. L'immortalité est nécessaire par suite de la constitution même de l'esprit. Chaque individu, en lui, a le germe de l'intelligence et il n'existe pas une seule âme qui soit créée en vain ; et si l'homme ne peut se développer sur la terre, il aura, par delà la tombe, une éternité pour progresser.

« L'esclavage du corps est terrible, mais incomparablement plus terrible encore est celui de l'esprit. Instruisez donc les ignorants, éclairez les pauvres d'esprit, car l'ignorance est la source de tous les maux. Ne rejetez pas de la société les déshérités dont vous regardez le contact comme une souillure. Faites-leur comprendre le vrai sens de la vie ; soyez leurs guides et leurs maîtres, car nous sommes tous de la même famille. partis du même point de départ pour arriver au même but.

« Enfin, il y a un autre sujet plus important encore à considérer, c'est la vraie religion. Toutes les croyances, tous les rites, toutes les doctrines se confondent dans un précepte fondamental : « Fais tout pour autrui ».

« La règle d'or qui prescrit de « faire à autrui ce qu'on voudrait qu'on nous fît », est insuffisante. Jésus lui-même, a enseigné aux hommes une morale plus élevée, car il s'est dévoué au bien des autres et s'est sacrifié pour la propagation de ce principe. Toute sa vie n'a été qu'une lutte tendant à idéaliser sa parfaite abnégation.

« L'homme, être immortel, ayant devant lui des siècles infinis pour progresser est au sommet de l'échelle et le chemin des anges ne doit pas lui rester inconnu.

« Chaque âme hérite de la faculté d'acquérir des connaissances infinies et l'humanité d'un monde est un seul homme par la croyance, l'amour et la destinée. La pensée centrale ou l'idéal est la base de toutes les religions, l'héritage de la race humaine, et comme l'ont révélé les Esprits eux-mêmes :

« Il n'y a et il n'y aura jamais qu'une seule religion, comme il n'y a qu'une seule morale : la pensée de l'homme tournée vers Dieu, l'adoration et l'hommage du cœur et l'amour universel qui se traduit par la fraternité et la concorde. Nul monde, si élevé soit-il, n'a d'autre culte ni d'autre religion.

C. MOUTONNIER, professeur.

DE LA CLAIRVOYANCE

UN MOT SUR L'AURA HUMAINE

Aujourd'hui, dans un certain monde, même dans un monde peu avancé en occultisme, on admet la lucidité ou clairvoyance, la double vue.

Ce qu'on admet moins, généralement c'est l'aura, surtout l'aura collectif : celui des foules, des réunions. Et cependant les sensitifs la sentent fort bien cette aura simple ou collective. Un bon sensitif se trouve heureux, transporté dans le septième ciel dans Bénarès la sainte et souffre étonnamment dans l'atmosphère psychiquement impure des grandes villes, telles que Paris, Londres et Vienne par exemple.

C'est pour cela que nous allons donner la note suivante qui comporte un grand intérêt.

Sous le nom de *Lucidité*, *Clairevue*, *Clairvoyance*, il faut entendre la vue à distance de faits *passés* et *présents* et même de faits *à venir* ; on désigne ce dernier phénomène sous le terme de *Pressentiments* (vision anticipée).

De toutes les facultés de l'homme, la *Lucidité* a été la moins étudiée, aussi est-ce la moins connue et cependant elle présente un intérêt considérable dans tout ce qui touche à la *Psychologie occulte*, qui a existé de tout temps et a toujours été étudiée scientifiquement. Ce n'est guère que dans ces dernières années, que des personnes, en dehors de toute investigation scientifique, se sont occupées de psychologie.

Or les faits de double vue sont difficiles à constater, à comprendre et à expliquer parce qu'on ne les a pas observés d'une manière certaine et positive, d'une manière scientifique.

La lucidité, clairvoyance ou double vue, est une vision dans l'espace, dans l'astral ; le clairvoyant voit des choses qui ne sont pas perceptibles avec la vue physique, il les voit mentalement, il peut faire découvrir des objets perdus ou cachés. La lucidité s'exerce en dehors de toute espèce de transmission de pensée, de transmission mentale consciente ou inconsciente. C'est ainsi qu'un clairvoyant peut apercevoir une catastrophe en mer, un incendie, etc. Tous nos lecteurs connaissent le fait de thaumaturgie d'Apollonius de Tyane rapporté par Dion Cassius (*Hist. romaine*, Liv. XXVII, tome IX de l'Edition gréco-franç. Gros et Boissée; 1845-60, p., 383 et suiv.)

« Chaque corps, dit Hartmann dans sa *Magie blanche et noire*, a sa sphère invisible. La sphère visible est limitée par les contours de sa propre forme ; mais la sphère invisible s'étend bien au-delà dans l'espace. Dans certaines conditions, elle peut se manifester à nos sens.

« La sphère d'un corps odoriférant peut être perçue fort loin de ce corps

par l'organe olfactif; la sphère d'un aimant commence à se manifester à l'approche d'un morceau de fer. La sphère de l'homme et de l'animal ne peut être perçue que par le plus délicat des instruments, le cerveau exceptionnel des sensitifs.

« Ces sphères sont appelées magnétiques, calorifiques, odiques, émanations, auras lumineuses.

« L'*aurore boréale* des régions polaires, la *photosphère* du soleil, aperçue pendant une éclipse, sont de cette nature.

« Le nimbe glorieux (*auréole*) qui enserre la tête d'un saint n'est pas plus une fiction poétique que la sphère de lumière s'irradiant d'une pierre précieuse.

« Le cuivre, le charbon, l'arsenic nous montrent une aura *rouge*; l'étain et le soufre une aura bleue; l'or, l'argent, l'antimoine, une aura verte; le fer, lui, émet toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

« Plantes, animaux, hommes émettent aussi certaines nuances qui diffèrent selon leur caractère et leurs aptitudes. Les personnes d'un caractère élevé, dont la spiritualité est très développée, auront une magnifique aura blanche et bleue, verte et or, parcourant dans ses teintes toute la gamme chromatique des nuances.

« Les natures viles émettent principalement des émanations *rouge brun*, qui vont toujours s'assombrissant, selon le degré de bestialité des individus; chez certains, cette *aura* peut même être noire.

« L'aura collective formée par les hommes, les animaux, les plantes, les cités, les pays, correspond à l'ensemble des caractères prédominants, de sorte qu'une personne, dont le sens de perception serait suffisamment développé pourrait juger *de visu* l'état moral d'une contrée, d'un pays, en étudiant la sphère formée par les émanations de tout ce qui y vit et y respire : hommes, animaux, plantes ».

Ouvrons ici une parenthèse pour dire que les occultistes de toutes les écoles savent fort bien que ce sens intime peut être développé par l'entraînement occulte, sinon chez tous les individus, au moins chez ceux d'entre nous qui sont plus particulièrement doués et qui apportent à ce genre d'entraînement une volonté ferme et persévérante.

Revenant à l'œuvre de M. Franz Hartmann, nous dirons que cet éminent philosophe nous apprend que « chaque émotion qui nous émeut ajoute une couleur à notre aura; l'amour y met le bleu; le désir, le rouge; la bienveillance, le vert.

« La chimie de l'âme n'est pas plus du domaine du merveilleux que la chimie physique; la même loi qui fait que l'azotate d'argent, de blanc devient noir, quand il est exposé à la lumière, que celle-ci, soit blanche ou

bleue, la même loi fait encore que la *matière subtile*, qui entre dans la composition de nos sensations, se colore de nuances variées, selon le genre et le nombre de vibrations qui l'agitent. »

Puisque nous parlons d'Hartmann, disons que, malgré ses grandes connaissances occultes, il a failli périr victime d'une imprudence à Rome le 5 ou le 6 octobre 1899, voici dans quelle circonstance.

Il était venu à Rome pour le Congrès international des orientalistes et un soir, à minuit, il s'est rendu au Colisée et a fait une invocation. Il ne l'eût pas plutôt terminée, qu'il vit apparaître autour de lui une foule d'entités, de l'ancien monde romain, qui voulurent lui faire un mauvais parti. Comment la chose s'est-elle passée? comment le Dr Hartmann a-t-il pu se dégager de ces mauvais esprits de l'espace? C'est ce que personne ne sait, car le savant n'a voulu le raconter à personne.

Le saurons-nous un jour? Il faut l'espérer! car ce serait certainement un enseignement pour les occultistes moins avancés dans la science que le savant allemand.

ERNEST BOSC.

A PROPOS DE LA SUGGESTION MENTALE (1)

Voici un titre suggestif?

Ceci est incontestable. Mais qu'est-ce au juste que la suggestion?

Peut-on ou ne peut-on pas suggestionner quelqu'un? C'est-à-dire lui faire accomplir malgré lui des actes quelconques en bien ou en mal?

Peut-on, par exemple, suggestionner un crime? Et, dans ce cas, que devient la responsabilité humaine!

Parmi les docteurs, les uns disent oui, les autres disent non. C'est, du reste chose habituelle que les contradictions doctorales, car, parmi ces messieurs, les uns savent et les autres ignorent; les premiers sont modestes et les seconds sont estradiers, paradeurs, conférenciers, directeurs de clinique et d'instituts, de cours supérieurs, etc., etc.

Pour nous, nous ne craignons pas d'affirmer que la suggestion mentale peut être pratiquée dans certaines conditions favorables, que la suggestion est une question absolument scientifique; à ceux de nos lecteurs qui en douteraient, nous leur conseillerions de lire le nouveau roman de M. A. B. *La Grande Denise* ou LA SUGGESTION MENTALE.

Après avoir lu le beau roman du fécond écrivain, nos lecteurs sauront à

(1) Prix 3 fr. 50.

quoi s'en tenir sur la question, car dans le nouveau volume de M. A, B. la question est traitée d'une manière rigoureusement scientifique.

On verra dans le cours de cette étude, qu'un docteur, emporté par la passion, abuse de la suggestion pour s'emparer de l'esprit, du cœur et du corps d'une jeune fille, et après avoir abusé d'elle d'une façon cynique, il fait disparaître la suite de son crime par un avortement, et, de tout ceci, la pauvre jeune fille ne se doute nullement.

Il y a, dans ce roman, des scènes poignantes et terribles ; on y voit cependant que, malgré son pouvoir sur cet âme, le docteur ne peut faire tuer à la jeune fille, un chien qu'elle aime.

En fermant le livre, le lecteur sait à quoi s'en tenir sur une question scientifique de premier ordre ; il sait réellement, tout ce qu'on doit savoir sur la suggestion mentale. C. D'A.

UN CAS D'OBSESSION EN ALLEMAGNE

Les « Psychische Studien », d'août 1891, publient une lettre intéressante d'un de leurs collaborateurs, M. Illig, qui, après avoir étudié l'occultisme avec ardeur pendant quelques années, était devenu récemment très sceptique, à la suite des fourberies d'un médium qu'il croyait honnête. Voici cette lettre adressée à l'éditeur, le Dr Friedrich Maier.

Gœpingen, 24 mai 1899.

« Mon estimé ami : Vous verrez par cette lettre qu'en dépit de ce qui m'est arrivé je ne puis rester tranquille. J'ai aujourd'hui à vous raconter une nouvelle observation, sur laquelle je désire vous demander votre avis.

Il y a quelques jours un ami, qui connaît l'intérêt que je porte à l'occultisme, est venu me voir, et m'a demandé si je voudrais recevoir une pauvre femme qui se disait hantée par l'Esprit de son défunt mari. Cette femme a environ 50 ans, elle paraît être une personne sensée, et n'a eu jusque-là aucune aventure extraordinaire. Elle a consulté le doyen, qui lui a dit que ce qui lui arrivait provenait des nerfs. Elle a aussi été voir Blumhardt, un médium à transe, de Boll, qui a mis les mains sur les siennes et a prié avec elle, mais sans aucun résultat.

Voici les faits que cette femme m'a racontés :

« Depuis environ deux ans, elle est dérangée chaque nuit par un bruit particulier qui se produit dans la chambre qu'elle seule occupe. Il lui sembla d'abord que quelqu'un frottait le mur avec du papier. Ce bruit s'est renouvelé si souvent qu'elle ne peut l'attribuer qu'aux Esprits. Quelques

semaines après que ce bruit eût commencé elle apprit que son mari, qui depuis longtemps l'avait abandonnée pour aller en Amérique avec une autre femme, avait tué sa maîtresse et s'était suicidé ensuite ; elle croit fermement que le bruit est fait par le fantôme de son mari.

Bientôt le phénomène se modifia. On entendit des raps, des coups et divers autres bruits, et la femme fut si effrayée qu'elle changea de domicile. Dans son nouveau logement elle fut laissée tranquille pendant quelques semaines, et elle espérait déjà n'avoir pas été découverte. Mais au bout de trois semaines, une femme qui occupait une chambre voisine, lui dit : « Voyez-vous que nous approchons de Noël ? quel bruit font les Esprits dans ma chambre, pendant la nuit ! »

Elle pensa de suite à son vieil homme, mais elle eut bien soin de n'en rien dire. Quelques jours après elle commença à entendre les bruits. On aurait dit qu'on jetait du sable, ou des grains, ou quelque chose de semblable, mais on ne voyait rien. Elle entendit des coups au pied de son lit, et une fois elle ressentit un courant d'air si froid que ses dents en claquaient. Depuis ce temps elle a entendu, à plusieurs reprises, une voix qu'elle reconnaît pour celle de son mari. Entre autres choses, il lui dit un jour : « Reste avec moi, j'ai si peur ! » Puis un autre Esprit se joignit à lui, et devint un visiteur habituel. Cet autre Esprit dit un jour : « Nous l'achèverons bientôt, et elle viendra avec nous ». A quoi le mari répondit : « Non, pas avec nous, elle ira autre part. » Elle fut trop terrifiée pour oser dire une parole.

Elle n'a jamais rien vu, excepté une seule fois, et cette apparition avait le visage de son mari, voltigeait et tournoyait autour de sa lumière et paraissait vouloir l'éteindre.

Pendant les quatre dernières semaines, son mari serait venu la trouver pendant qu'elle était au lit. Il n'était pas visible, mais elle le sentait là. Il la poussait jusqu'à lui faire du mal, lui tirait les cheveux, et une fois il la brûla si fort, qu'elle en porta la marque pendant quinze jours. Elle a été tourmentée d'une façon intolérable, et maintenant elle garde une lumière allumée toute la nuit, ayant entendu dire que les Esprits ne peuvent supporter la clarté. »

M. Illig demande comment on peut secourir cette femme. Il est d'avis que quelques-uns des phénomènes, au moins, sont d'un caractère objectif, tels que les bruits, le souffle froid, etc., tandis que les voix, les pincements et autres choses semblables, pourraient n'être que des hallucinations subjectives. Toutefois certaines preuves ne peuvent être obtenues que par l'observation personnelle, et comment les obtenir ? Cette femme occupe une seule chambre, dans une maison où il y a d'autres locataires, et il serait impossible de se livrer à des recherches la nuit, sans attirer l'attention ; elle

redoute d'être expulsée si ces faits viennent à s'ébruiter. Le Dr Maier, consulté, paraît également fort embarrassé, et il est à craindre qu'il se passe bien du temps avant que l'on arrive à soulager efficacement la pauvre femme.

Traduit du *Light* du 2 septembre 1899, par G. B.

L'ARCHITECTE DU TEMPLE : Dans le *Young Man* d'octobre, nous lisons que le Dr Parker, dans un sermon récemment publié, rapporte un curieux incident de sa vie. Il était en compagnie de quelques-uns de ses amis qui s'amusaient à faire « causer la planchette ». Le Dr Parker promit que si elle voulait répondre à sa question mentale, il croirait en elle. Aussitôt elle écrivit un certain nom.

« C'est bien la plus curieuse chose que j'aie jamais vue », s'écria-t-il. « La question que j'ai posée, mentalement, est celle-ci : Quel sera l'architecte du Temple de la Cité ? » La planchette avait écrit le nom d'un homme qui, le jour même, lui avait soumis les plans de cette construction.

REQUÊTE A M. LE PRÉSIDENT DU CONSEIL

L'auteur applaudi de l'*Homme de paille*, des *Maris inquiets*, du *Bonheur conjugal*, de *Durand et Durand*, du *Commandant Laripète*, du *Premier mari de France* et de cent autres succès divers, peut se vanter d'avoir, autant et plus qu'un autre, mis en pratique le *castigat ridendo mores* qui sert d'argument à la profession d'auteur dramatique. Voici la lettre qu'il a écrit à M. le président du conseil et que nous communique l'Agence Nationale.

Monsieur le Ministre,

Les maisons de correction, orphelinats, etc., etc., sont à l'ordre du jour.

Je lis, ce matin, sous la plume d'un homme qui n'est pas violent, M. Cornély, que les maisons de correction sont des fabriques de sacripants.

Puisque depuis 29 ans les républicains n'ont pas pu ou dû remédier à cet état de choses, j'ai l'honneur de vous demander la direction d'une maison de correction ; je désire vous prouver, d'une façon irréfutable, qu'il est très facile, par une méthode nouvelle, de transformer un petit sacripant en un honnête homme, croyant en Dieu qui est la source du bien, à l'immortalité de l'âme qui est prouvée aujourd'hui par les sciences spiritualistes et à la vertu de l'altruisme qui sera demain purement et simplement le bonheur, par suite des facultés nouvelles acquises par les âmes.

Ce sont ces facultés, encore invisibles pour moi, que je désire mettre en lumière avec l'aide de Dieu. Je demande six mois pour convaincre les plus incrédules.

Voulez-vous bien, si vous accueillez ma demande, la considérer comme désintéressée. Vous verserez au budget mes appointements. Ils seront, hélas ! insuffisants pour l'équilibrer.

Recevez, etc.

ALBIN VALABRÈGUE.

M. Albin Valabrègue est un fort galant homme et un confrère apprécié que je serais désolé de chagriner ; mais, en vérité, est-il bien préparé à ce rôle d'éducateur qu'il se targue, avec une belle conviction, de tenir mieux que ses devanciers — si la lettre que je viens de citer n'est pas l'œuvre de quelque joyeux fumiste ?

Le spirituel auteur dramatique nous répond par la lettre suivante qui précise l'esprit, en quelque sorte l'argument et les prolégomènes du système qu'il prétend appliquer.

Mon cher confrère,

Vous paraissez surpris, et vous le dites avec bienveillance, de ce qu'un vaudevilliste prétende avoir trouvé une nouvelle méthode d'éducation.

Il est très facile de vous assurer de l'efficacité de cette méthode et de la sincérité de ce vaudevilliste. Joignez-vous à moi pour qu'on me confie la direction d'un de ces bagnes pour enfants, où l'on maltraite les corps, où l'on avilit les âmes.

Je m'engage, en trois mois, à y introduire l'ordre, la confiance, le travail et le bonheur à la place de ce qui s'y trouve aujourd'hui.

On me concédera, je pense, qu'en un tel milieu, je ne puis *nuire*.

Alors, pour quelle raison, pour quelle raison *valable*, pourrait-on m'opposer un refus ? C'est tout le système d'enseignement actuel, qui est mis en cause par moi, aussi bien l'enseignement de l'Université que l'enseignement religieux.

C'est trahir la Démocratie, que de refuser de faire une expérience, dont les résultats ne tendent à rien de moins qu'à transformer, qu'à régénérer l'humanité.

La presse s'honorerait en secondant de tels efforts.

La France meurt d'athéisme et de matérialisme. La corruption augmente, le cynisme et l'immoralité règnent, et nul n'a encore proposé l'efficace remède.

Ce remède est dans l'Evangile ésotérique.

Il peut se formuler ainsi :

« L'âme humaine est prête à jouir par le bien accompli ».

Récusez-vous Jésus ?

Alors, récusez aussi Socrate, qui a dit :

« La vertu est *identique* au bonheur ».

Récusez Leibnitz, qui a écrit :

« La morale est la *science de la félicité* ».

Récusez, Victor Cousin qui a donné cette formule :

« La morale est l'art d'éclairer l'instinct du bonheur. »

C'est de cela que je demande à *faire* la preuve. Ce sont ces grands témoins que j'invoque et dont la parole me couvre.

ALBIN VALABRÈGUE.

Nous n'entreprendrons point, avec notre spirituel correspondant, une discussion philosophique, encore moins une critique technique de sa méthode.

Nous sommes, cependant, d'accord avec lui sur un point, c'est qu' « en tentant son expérience en un tel milieu il ne peut nuire ».

C'est ce que le vulgaire — qui a toujours raison — traduit par le bien connu : si ça ne fait pas de bien, ça ne fait pas de mal.

Dès lors, pourquoi ne pas accorder au projet l'intérêt qu'il mérite ? Pourquoi ne pas le tenter ?

Y. ZEDDE.

LE SPIRITUALISME AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

THÉORIE DES VIBRATIONS (*Suite*).

ÉVOLUTION DE LA MÉMOIRE,

par CH. DAUBARN, philosophe de la Californie.

Une fois de plus, mais à un point de vue quelque peu différent, je prierai mes lecteurs de vouloir me suivre dans l'examen de la faculté de la mémoire ; j'essaierai, s'il est possible, de leur démontrer que mes critiques — et le nombre en est grand — n'ont pas compris le sujet qui a soulevé une controverse si acharnée et si acerbe contre moi.

La mémoire, en ce qu'elle constitue un fait de vibration, est éternelle ; mais nul homme n'en est le propriétaire. La nature ne la lui prête que pour une période de courte durée, son but principal étant, comme nous le verrons bientôt d'un ordre plus élevé. Pendant que je trace ces lignes, mes yeux tombent par hasard sur mon pouce gauche et j'y remarque une longue cicatrice que je me suis faite avec une hache, ou un couteau, étant encore enfant, mais je n'ai d'autre souvenir de cet incident qui s'est transformé en état de conscience, que celui qu'il m'a fait reconnaître qu'il est nécessaire

d'avoir une certaine adresse pour se servir d'un instrument tranchant ; il m'a simplement servi d'enseignement pour l'avenir.

Il n'est resté dans ma mémoire, que quelques incidents importants de ma vie terrestre qui se sont plus ou moins évanouis. Ces faits appartiennent au domaine de l'expérience. L'enfant commence par apprendre les lettres de l'alphabet ; puis, il assemble des mots et enfin, il se livre à l'étude sérieuse de l'œuvre de quelque profond penseur, ancien ou moderne. De ces notions rudimentaires, des leçons qu'il a apprises dans son premier livre de lecture, il a perdu le souvenir, mais la nature en a gardé les vibrations en réserve pour lui. Quant à lui, il avait à faire évoluer, de ces leçons, les pensées que ces symboles représentent et à les incorporer dans un état de conscience plus élevé. De même, le mécanicien habile a oublié les premiers pas qu'il a faits dans son rude apprentissage, mais son âme s'est assimilée à ces labeurs et en a fait naître des inventions que le monde admire.

De même aussi l'astronome ne se souvient plus comment il a appris sa table de multiplication ; elle est devenue pour lui, plus tard, un accessoire automatique de l'état de conscience dans lequel il a fait évoluer la force de sa pensée.

Toute vie humaine a son a, b, c, dont le temps oblitère les premiers signes, lesquels ont été fondus pour ainsi dire, dans quelque chose de plus élevé et notez bien ceci, que l'Ego continue à vivre de son ancien fonds, jusqu'à ce que le souvenir en soit totalement effacé.

De semblables faits n'impliquent pas la destruction de la mémoire qui n'est, par elle-même, qu'un effet de vibration sur l'intelligence produit par l'action de l'esprit sur la matière et comme nous l'avons dit, la mémoire est éternelle. Soit qu'il s'agisse d'un objet futile perdu, ou d'une pensée absente, cela n'a aucune importance, la nature garde le fait en réserve ; elle nous le prêtera bien, momentanément, mais pour le reprendre ensuite. Les faits d'ordre quelconque deviennent des souvenirs, dès l'instant qu'on les a reconnus.

Il nous arrive parfois de faire renaître des souvenirs lointains et à notre grande surprise, ce sont des faits d'un tout autre ordre qui se présentent à notre esprit ; la pensée vraie, importante, reste ensevelie dans le passé, parce que nous nous sommes mis en harmonie de vibration avec l'une, et que nous avons perdu les traces de l'autre.

Un fait est votre propriété aujourd'hui, puis peut-être, encore demain, mais hâtez-vous de le résoudre en état de conscience, car la nature vous l'a prêté pour un dessein particulier et non pour d'autres. Elle peut le reprendre.

La mémoire est toujours l'enfance ; l'origine d'un état viril croissant, et l'homme qui cesse de transformer ses souvenirs en état de conscience se consume sans fruit.

Ces réflexions, ramènent dans mon esprit le souvenir d'un fait bien puéril

en lui-même, qui pourra servir à illustrer tout ce que je viens de dire. Un certain jour je vis un enfant ramasser à terre une épingle double, reluisante pour ses yeux ; il se hâta de la cacher aux regards de sa mère. Sans doute, l'enfant n'a aucun souvenir de ce fait particulier, lequel n'ayant pu être réprimé, s'est développé dans son esprit inculte et a contribué avec d'autres traits du même ordre à germer et à créer en lui l'état de conscience d'un voleur endurci. Qu'importe qu'il se souvienne de ses premiers pas ?

Je l'avoue, je me sens souvent découragé de voir que ceux-là même qui nous servent de maîtres et d'autorités, ont cette ineptie de ne pas reconnaître que puisque l'évolution est une vérité, il est rationnel que toute chose doit évoluer en des formes plus élevées; et puis on les entend dire, que tout ce que l'homme possède en ce monde ne peut être excellé!!!

L'amour qui n'est basé que sur des souvenirs, et ne cherche pas à s'élever, dépérit bientôt dans son isolement.

L'homme qui naît avec des sentiments de haine finit par s'endurcir dans la cruauté et le crime ; il ne se souvient pas plus de ses premières révoltes, que l'écolier de son premier pugilat quand il était sur les bancs du collège.

Mais tous ces faits isolés se sont agglomérés et sont devenus un état de conscience, qui s'est consolidé par degrés.

Aucun homme ne peut se rappeler les faits accessoires passés dans le courant d'une semaine et pourtant, chacun d'eux n'est que l'ombre d'une réalité en évolution. Il doit en être de même de l'amour qui, mieux que tout, est soumis à cette loi commune, mais l'amour qui pleure et se lamente de son isolement, par la perte d'un être bien aimé est celui qui reste enchaîné aux souvenirs de la terre et se nourrit de sa propre substance, sans s'élever ni se transformer en un état de conscience d'amour.

Nos maîtres respectifs, chacun au nom de sa religion, toujours ont regardé les souvenirs comme une propriété personnelle qu'on garde par devers soi, pour les répéter l'un après l'autre de peur de les oublier, comme font les catholiques en récitant leur chapelet. Pourtant le but de la nature est de faire ressortir, de chaque incident de la vie, une morale toujours plus pure et plus idéale.

Telles sont les réflexions que je soumets à l'étude de ceux qui ont essayé d'enchaîner l'homme à ses souvenirs ; voyons maintenant quels sont les rapports qui existent entre ces données et les manifestations des esprits.

L'homme mortel s'efforce sans cesse de concentrer en lui des souvenirs intimes et qui lui sont chers, cherchant à oublier ceux qui lui sont désagréables ; mais tous, indistinctement, restent en lui aussi vivaces, car les souvenirs sont éternels, tous dans leur sphère respective, et dans nulle autre. Un jour, cet homme meurt et il trouve qu'il est aussi vivant qu'autrefois ; or, quelle est maintenant sa condition ? Tout dépend évidemment de l'application qu'il aura faite de ses souvenirs ; soit que ceux-ci dominent

encore, ou qu'il les ait fait se développer en état de conscience. S'il est encore tout souvenir, c'est que son esprit reste attaché à la terre.

L'un de mes critiques me raconta, qu'un esprit s'était manifesté et lui avait dit où se trouvaient des coussinets dont il avait besoin pour son escalier et qui avaient été cachés dans un grenier ; il me demanda comment d'après cela, un homme sensé pouvait nier la faculté de la mémoire chez les esprits ? Mais jamais personne n'a nié la mémoire pour des faits semblables, chez des esprits que cette critique intéresse, ces souvenirs appartenant à la terre dont ils ont conservé toutes les impressions.

Je ne parle ni n'écris pour les demi-mortels qui, ayant secoué leur enveloppe corporelle et étant invisibles à nos yeux, planent encore dans la sphère d'erraticité, comme le sont, hélas, les neuf dixièmes des pères et des mères désincarnés, car sur leurs manifestations, le spiritualisme moderne s'efforce de bâtir son nouveau temple.

Je plaide, avec toute la force de mon âme dans ces lignes, la noble cause des mères, des pères et de tous les êtres aimés qui s'élèvent sans cesse à un état de conscience plus parfait et plus immatériel. Je plaide pour les esprits supérieurs et désintéressés qui se plongent dans l'atmosphère brumeuse des mortels, afin de les y rencontrer et de les amener à développer leur propre Ego. Mais je demande que de semblables manifestations soient reçues pour ce qu'elles valent, et non pour ce qu'elles paraissent être. De tels esprits n'ont fait qu'évoluer leurs souvenirs en état de conscience, ils n'ont aucune occasion de se les rappeler avant que leur conscience ne participe au divin.

Il en est tout autrement des esprits qui vont vers la terre pour aider le mortel à se spiritualiser. Quand « Imperator » venait visiter Mme Piper ; « Kate Field » sa Lilian Whiting ; « John Pierpont » sa Mme Longley ; et les centaines d'esprits de même ordre qui inspirent, dirigent et contrôlent les travailleurs mortels, ils revenaient sur terre, en laissant forcément dans l'oubli momentané leur état de conscience d'esprit pour se rapprocher du théâtre des souvenirs et des événements de la vie terrestre. Je dis qu'ils se rapprochaient, car ils ne sont plus de ce monde et la proximité qu'ils atteignent dépend de leur instrument mortel. Parfois, par les lèvres d'un médium en trance, ils font revivre d'anciens souvenirs ; ils se rencontrent avec les désirs ardents des mortels et leur font connaître certains détails de leur vie ; le lecteur se rappellera que l'esprit visiteur est enveloppé de vibrations de mémoire, qui ne peuvent donner naissance à la moindre notion de son existence dans la sphère que maintenant il habite.

Il ne peut rien faire de plus, que rêver de sa vie d'esprit, car, son état de conscience réel est enveloppé d'un voile. Il est pour ainsi dire encore mortel, mais sur une sphère un peu plus haute. Or, demandons-nous comment nous autres, les mortels, nous agissons quand nous voulons nous faire une idée de la vie future ? Nous la composons, naturellement de tout ce qu'il y

a de plus beau et de plus attrayant dans la vie terrestre, et puis nous idéalisons cette image. Par un effort de notre imagination, nous plaçons ce tableau dans le monde de l'au-delà. La notion que nous avons de notre nature d'homme mortel demande de la mémoire, et c'est là ce que nous faisons pénétrer dans nos visions.

Tous, nous possédons une certaine conception et expérience de l'amour ; de sorte qu'en rejetant cette idée que notre amour mortel n'est qu'une ombre fugitive émanant de nous-mêmes, nous le dépeignons comme étant revêtu d'attributs royaux.

Parce que nous aimons un père, une mère, une épouse, un enfant avec la plus vive tendresse de notre nature humaine mortelle, nous nous sommes figurés qu'il ne peut y avoir là-haut de plus pure ni de plus sublime expression de l'amour. Jamais il est vrai, la possibilité de l'amour évoluant pour nous dans quelque chose de plus idéal, ne s'est présentée à nos yeux, et telle est notre position comme mortels. Il faut donc que l'investigateur ne perde jamais de vue que l'esprit le plus éclairé, dès qu'il pénètre dans le pays des ombres, est très près du niveau des humains; il se souvient alors de tout ce que les vibrations qu'il rencontre lui fournissent d'occasion. Il se peut qu'il fasse preuve d'une intelligence supérieure pour placer et comparer les faits et les événements de la vie terrestre; nous pouvons même le considérer comme un maître,à notre point de vue.Il essaiera,si nous le lui demandons, de faire la description de sa vie d'esprit ; mais n'oublions pas que le tableau qu'il en fera, sera et doit être insciemment copié, d'une manière approximative, sur le plan que nous en concevons nous-mêmes.

Il a conscience de son état d'esprit; il sait que la nature a mis une barrière entre les deux mondes, dans l'échange de leurs rapports, et sans doute il est utile pour nous de savoir que nous sommes immortels et de nous réjouir des manifestations des esprits, mais il n'est d'aucun bénéfice pour nous de vouloir nous immiscer dans les scènes de la vie céleste, à laquelle nous ne pouvons prendre aucune part.

Il est certain que le monde a reçu par la médiumnité d'honnêtes voyants, se disant inspirés de la flamme divine, un nombre considérable de visions ; de telles visions ne peuvent être que des tableaux jetés sur le cerveau humain, conséquemment façonnés et euluminés par la mémoire mortelle. Le lecteur comprendra, je l'espère, que les facultés de la vie de l'esprit doivent s'être développées, dans un sens très différent de nos propres conceptions, et que les connaissances acquises au moyen de ces facultés ne pourraient être interprétées dans nos pensées et avec notre langue. L'homme sensé, pourra se contenter de s'élever à la dernière limite des connaissances de la vie terrestre, et plus il montera,plus facile sera pour lui l'accès des manifestations spirites transcendantales.

Souvent d'anciens souvenirs renaîtront dans toute leur plénitude, mais le vrai but, il ne faut pas le perdre de vue, n'est pas de raviver d'anciens sou-

venirs, mais d'éveiller en nous des souvenirs virils et nobles pour l'édification de notre âme.

Telle est la conviction que je me suis faite de l'étude des facultés de la mémoire afférente à l'esprit et je viens soumettre aujourd'hui le fruit de mon expérience à l'examen de mes lecteurs. Je le répète, les souvenirs de la vie terrestre ne peuvent servir dans la vie avancée des esprits ; conformément à la loi d'évolution, ces souvenirs se sont développés en un état de conscience qui sait, sans avoir à dépendre de l'instabilité de la mémoire. Et quand les esprits se manifestent à nous, leur pouvoir de faire renaître d'anciens souvenirs est subordonné aux conditions dans lesquelles ils sont placés.

(*A suivre*) Prof. C. MOUTONNIER.

APPARITIONS SPONTANÉES

Je ne suis pas médium, et je ne m'occupe en aucune façon des Spirites et de ce qu'ils font. Mais *je crois* à ce que j'ai vu si souvent, et je sais ainsi *que les Esprits communiquent avec les vivants.*

J'avais six ans lorsque j'eus ma première vision. Ma grand'mère était très malade et mon père et ma mère habitaient chez elle à Rotterdam ; tandis que nous, les enfants, nous restions avec les servantes, chez nous, à Charlois, petit village près de Rotterdam, de l'autre côté de la Meuse. Ce jour-là, je dormis mal, et me mis à appeler la servante, qui me dit de rester tranquille parce qu'il était 11 h. 1/2, et qu'il ne fallait pas réveiller bébé. Au même moment je vis ma grand'mère. Comment ? Je ne pourrais le dire. Je sais que je fus terrifiée, mais j'eus le courage de ne pas crier. J'appris, plus tard, qu'elle était morte à cette heure précise. Depuis, je l'ai souvent revue, soit à ma fenêtre, soit sur la pelouse, dans le jardin.

Ma seconde vision eut lieu trois jours après la mort de ma chère mère. J'avais treize ans Je fus éveillée pendant la nuit, et je sais que mon esprit était aussi clair et aussi dispos que pendant la journée, sinon plus ; j'étais couchée, bien tranquille, quand j'entendis frapper un coup à la fenêtre. Je n'y fis pas attention d'abord, mais ce bruit se répéta à plusieurs reprises. J'essayai de réveiller ma sœur en la secouant et en la pinçant, mais ce fut en vain. Cependant le bruit continuait. Je me levai et tirant les épais rideaux j'aperçus ma mère, aussi distinctement que je l'avais jamais vue. Elle paraissait transparente. J'essayai de l'embrasser, mais elle recula, recula et à la fin disparut. Quand ma sœur se réveilla, je lui racontai ce que j'avais vu, mais elle ne fit qu'en rire, et le lendemain toute la famille se moquait de moi.

Vint ensuite un visiteur de l'autre monde. J'avais une amie à Bruxelles, et une nuit, en me couchant à une heure avancée, je la vis. Je ne pus

m'empêcher d'en parler le lendemain matin, mon récit fut accueilli par une explosion de rires; la gaieté cessa subitement, un télégramme arrivait, annonçant que mon amie était morte la nuit précédente.

Entre ma quatorzième et ma dix-neuvième année, j'eus d'autres preuves de l'autre vie. Un jour, sous l'influence des Esprits, je me mis à jouer, dans une famille hollandaise bien connue, la 12e rapsodie de Liszt, moi qui ne connais pas le piano. Quand ce fut fini, la stupéfaction fut générale ; quant à moi j'étais fatiguée, inconsciente et ne me rappelais pas une note du morceau que j'avais joué.

Une autre fois j'étais triste, je me disais que la vie ne valait pas la peine et les luttes qu'elle occasionnait, en un mot, je pensais au suicide, quand une main se posa sur mon épaule ; je reconnus le visage de ma mère.

Etant à Londres, la moderne Babylone, sans amis, sans ressources, ignorant même la langue, je me dirigeais vers le pont de Westminster pour en finir avec l'existence. Cette fois encore ma mère intervint, sa voix me cria : « *Moed* » (*courage*, en hollandais) et le courage me revint, et je recommençai la lutte pour la vie. Et maintenant, je sens souvent une main se poser sur mon front; je sais qu'alors le travail me sera facile. Mais, si cette main se retire, il est inutile que j'essaie d'écrire, tout ce que je ferai sera commun et banal.

Il y a peu de temps, j'allais à Hornsey, dans une voiture du Great-Northern Railway. La nuit était belle, sombre et froide. A Harringay, deux dames entrèrent et traversèrent la voiture, bien que les portes fussent fermées. Je les reconnues parfaitement. C'étaient deux vieilles dames hollandaises, nos voisines depuis de longues années. Quelques semaines après, je reçus cette lettre d'une de mes sœurs : « Il y a trois semaines, Mme et Mlle de Waal sont mortes toutes deux ».

Mon grand-père et ma grand'mère moururent aussi le même jour, il y a un mois, à Maestricht. Je les ai vus tous les deux, dans ma chambre, ici à Londres, passant à travers la porte et sortant par la fenêtre.

Une seule fois j'ai assisté à une séance de spiritisme, à Londres; je fus la première personne à qui le médium s'adressa.

« Je vois, dit-il, un esprit, c'est une étrangère, une Hollandaise, je crois; elle est encore jeune, 39 ans; elle pose sa main sur votre épaule et j'entends un nom : « Henriette », puis un autre : « Lucy ». Elle me charge de vous dire ceci : « Ne perdez pas courage, l'avenir est devant vous. » Elle s'arrêta un moment et reprit : « Je vois un autre esprit, c'est une enfant de 9 à 10 ans, elle vous remercie et vous embrasse ».

J'ai parfaitement reconnu ces deux esprits ; l'un est ma mère, l'autre est une enfant que j'ai élevée, qui est morte malgré mes soins.

Souvent j'entends des voix qui chuchotent autour de moi, ou au-dessus de ma tête, parlant ma langue ou des langues étrangères, comme il serait impossible qu'on le fasse, même en s'approchant de moi. On m'a dit que je

pourrais devenir un bon médium, mais je m'y oppose. Toutefois si mes expériences de l'autre monde peuvent vous être utiles, je suis heureuse de les faire connaître.

LUCY M. FRANSSEN VAN DER WOUW.

Traduit du *Light*, du 10 juin 1899. G. B.

QUI A ECRIT LES LETTRES ?

Le Révérend B. F. Austin, DD, récemment expulsé par les méthodistes du Canada, comme spiritualiste, vient de commencer la publication d'une petite revue intitulée : « le Sermon ». Le premier numéro contient la narration intéressante qui suit d'une expérience du Révérend avec les sœurs Bangs.

« Le 28 octobre 1898, dit-il, j'arrivai à Chicago, par le chemin de fer allant de Winnipeg à Toronto. Comme j'avais quelques heures à passer en ville, je me décidai à aller voir les sœurs Bangs, les fameuses psychiques d'Adam's Street. Ma visite n'était pas annoncée, et aucun de mes amis ne connaissait mes intentions, de sorte que ces dames ne pouvaient avoir appris mon arrivée, au moins par les moyens ordinaires. Je fus courtoisement reçu par l'une des deux sœurs, et ayant exposé le but de ma visite, elle m'informa que je devrais attendre jusqu'au lendemain parce que tout leur temps était pris, et qu'elles avaient des engagements pour toute la soirée. Je répondis que je devais quitter la ville dans la soirée. Sur quoi, Miss Bangs me proposa de revenir à 6 heures 1/2, bien que cette heure fût retenue, mais il pouvait se faire que j'eusse des chances d'avoir une séance, parce que le monsieur qui avait choisi cette heure, la seule disponible, la trouvait très mal commode et pouvait ne pas être exact. Je revins donc, et j'eus la chance d'avoir la séance.

On m'introduisit dans une chambre bien éclairée, au milieu de laquelle était une table, avec du papier, des enveloppes, et une paire d'ardoises. Miss Bangs m'expliqua la façon de procéder ; elle me dit d'écrire quelques questions, chacune sur un morceau de papier séparé, de plier plusieurs fois ces papiers et de les enfermer chacun, avec une feuille blanche, dans une enveloppe et de cacheter l'enveloppe. Je suivis ces indications, pendant qu'elle était dans une chambre voisine. Elle rentra et me dit de placer l'enveloppe cachetée entre les ardoises, et de les lier avec des ficelles qui étaient sur la table. J'entourai les ardoises plusieurs fois en long et en large, en les attachant solidement.

Elle me dit alors de tenir les ardoises avec mes deux mains, ce que je fis. Prenant une chaise, en face de moi, et me recommandant de conserver les ardoises, Miss Bangs m'assura que son rôle se bornait à placer une main sur la surface de l'ardoise. Elle prit cependant une bouteille d'encre, et

répandit de son contenu sur l'ardoise, en m'affirmant que si j'avais une communation, elle serait écrite avec cette encre. Puis elle plaça la main sur l'ardoise et nous nous mîmes à causer pendant peut-être dix minutes. Soudain, elle s'arrêta et me dit : « Qu'entendez-vous par : « le dernier message » ? Une de vos questions contient cette expression, et « Ils » ne la comprennent pas. — Eh bien ! répondis-je, un ministre de mes amis, mort il y a quelques années, a essayé d'écrire à sa femme à ses derniers moments, et n'a pu y parvenir. Je veux savoir s'il s'en souvient, et s'il peut expliquer son insuccès. — Cela suffit, dit-elle, ne m'en dites pas davantage. »

La chambre était parfaitement éclairée, et nous étions seuls. Au bout de vingt minutes au plus, elle dit : « La lettre est finie, je crois. N'est-ce-pas? » Un signal de trois raps répondit, et elle me dit d'ouvrir les ardoises. Je déliai la ficelle, trouvai ma lettre cachetée intacte, et brisai les cachets. Les quatre feuilles de papier étaient écrites à l'encre, en quatre écritures différentes, chaque lettre ayant le style de son auteur et répondant à la question d'une manière aussi juste que n'importe quelle lettre que j'ai jamais reçue des mêmes correspondants. Ces lettres m'étaient adressées personnellement, et étaient signées du nom de la personne, homme ou femme, à qui la question était posée. Les demandes pliées étaient avec les réponses et ne paraissaient pas avoir été ouvertes.

Je suis prêt à certifier, quand on voudra, que les questions et le papier blanc placés dans l'enveloppe cachetée, ainsi que l'ardoise dans laquelle elles étaient **enfermées,** ne sont point sortis de ma possession pendant toute la séance. Aucune main mortelle n'a touché les feuilles de papier placées dans l'enveloppe depuis le moment où je les y introduisis jusqu'à celui où j'ai ouvert l'enveloppe et trouvé les réponses.

Qui a écrit ces lettres ?

Trad. du *Light.* du 30 sept. 1899.
par G. B.

Nota : Cet article est la réponse de « G.-B » au professeur Moutonnier. Il verra que, comme lui, « G.-B » ne cherche que la vérité, et n'hésite pas, malgré l'autorité reconnue du Dr N. Hogdson, à faire pencher la balance en faveur de l'opinion d'un collaborateur à la même œuvre et au même organe. Toute question de personnalité écartée, il est un fait indiscutable, c'est que tout médium public a triché ou trichera, et qu'il est impossible de leur décerner un brevet de sincérité valable, à perpétuité.

LA FORCE PSYCHIQUE ET L'AURA HUMAINE

La force psychique obéit à des lois que nous ne connaissons guère, pas du tout pourrions-nous dire, mais ce que nous savons bien, et cela par expé-

rience, c'est que la force psychique dans de bonnes conditions peut agir à des distances énormes, et cela aussi facilement qu'à côté de son point de départ.

Disons ici, que certains confondent encore la force psychique avec l'électricité ; ce sont deux forces absolument distinctes, nous n'en donnerons qu'une preuve : c'est que le champ électrique diminue d'intensité, dans un rapport analogue au carré des distances, tandis que nous ignorons complètement, comment agit la force psychique dans les mêmes conditions.

Ce qui précède prouve donc que ce n'est pas avec un galvanomètre qu'on doit mesurer la force psychique, mais bien avec un magnétomètre, celui de Fortin par exemple, ou avec le biomètre du Dr Baraduc qui n'est que le magnétomètre de l'abbé Fortin perfectionné.

Ce qui prouve encore que la force psychique n'est pas de l'électricité, c'est que, tandis que celle-ci se propage par induction ou conduction, celle-là, au contraire, ne se propage que par rayonnement.

Le fluide électrique court à la surface d'un fil et produit un champ qui rayonne autour de ce même fil, tandis que le fluide psychique, fluide neurique, influx nerveux, fluide vital (peu importe le nom qu'on lui donne) court sur la surface des neurones et produit un champ qui rayonne autour des nerfs et ce rayonnement est parfois très considérable, suivant les personnes qui le constituent.

On le nomme *Aura*, et c'est par celle-ci que la force psychique est directement reliée au corps astral par des lignes de forces qui traversent tous les corps, sans avoir besoin pour cela de suivre un conducteur quelconque. C'est cette propriété qui permet au fluide astral de rayonner à des distances incalculables, fantatisques pour l'esprit humain. Ernest Bosc.

P. S. — Un de nos lecteurs nous demande des renseignements sur le galvanomètre de Puyfontaine ; nous les donnerons ici bien volontiers, afin qu'un plus grand nombre de lecteurs puisse profiter de ces renseignements.

Le galvanomètre Puyfontaine est un galvanomètre ordinaire, qui, au lieu d'utiliser le cuivre rouge, dans sa composition, utilise l'argent ; en effet, la maison Rumkorff qui a construit l'appareil, a utilisé l'argent pour étirer un fil de 12 ou 14/1000 de millimètres de diamètre, et de 80 kilomètres de longueur.

Disons que le galvanomètre ne sert et ne peut servir qu'à mesurer l'intensité d'un courant électrique, et que pour mesurer les fluides vital ou nerveux, on ne doit utiliser qu'un magnétomètre (dénommé tout dernièrement *biomètre*), suivant une loi constante, qui est que chaque fois qu'un docteur en médecine s'empare d'une découverte, il la débaptise pour la faire sienne ; c'est ainsi que le magnétisme devient l'hypnotisme, le magnétomètre le biomètre, etc. E. B.

LA SÉCURITÉ DES NAVIRES

Depuis la terrible catastrophe survenue l'année dernière par le fait de l'abordage de *La Bourgogne* avec un voilier anglais, catastrophe due à l'intensité du brouillard et qui coûta la vie à des centaines de personnes, bien des inventeurs ont cherché à résoudre la question de la sécurité des navires par les temps brumeux, mais il ne paraît pas, jusqu'ici du moins, que leurs recherches aient été couronnées de succès.

On a bien parlé de l'inventeur Marconi et de la télégraphie sans fil. Il semble même que certaines expériences ont été satisfaisantes, mais il faut croire que ces expériences n'ont pas été suffisamment concluantes pour les cas qui nous occupent ici, puisque jusqu'à présent, les grandes compagnies n'ont pas fait l'application de cette découverte sur leurs paquebots.

Nous pensons, quant à nous, qu'il serait possible, par l'emploi du somnambulisme lucide, d'éviter, dans une certaine mesure, le retour de ces épouvantables événements.

Aujourd'hui que la science dite « officielle » a reconnu les faits du Magnétisme et de la Télépathie, et que nombre de médecins ont eu l'occasion (sans trop l'avouer, il est vrai), de mettre à l'épreuve la lucidité de certains sujets mis dans le sommeil somnambulique, ne pourrait-on pas adjoindre au docteur du bord un bon sujet dont l'honorabilité serait au-dessus de tout soupçon et qui pourrait rendre d'inappréciables services dans le cas qui nous occupe.

Par les temps de brouillard intense, le docteur, après avoir mis son sujet dans l'état somnambulique, lui commanderait d'explorer, suivant l'avis de l'officier de quart, les abords du navire à une certaine distance et de lui indiquer la position exacte de ceux qu'il verrait venir en sens contraire.

Qui nous dit que si un tel sujet s'était trouvé à bord de *La Bourgogne*, il n'aurait pu apercevoir le voilier anglais et éviter ainsi un malheur qui, avec le nombre toujours croissant des paquebots et l'augmentation constante des vitesses, se renouvellera fatalement.

Nous savons bien qu'il existe un réglement international sur la vitesse des navires en temps de brouillard, mais personne ne l'appliquant par la crainte des pertes de temps qu'il occasionnerait, et de la concurrence effrénée entre les compagnies de navigation, il est de toute nécessité d'aviser à la sécurité de tant d'existences humaines.

L'objection qu'on pourrait soulever serait la difficulté de trouver assez de lucides, puis ensuite de les décider à entrer au service des grandes compagnies. Il est évident que cela peut présenter une certaine difficulté, mais est-ce une raison pour ne pas tenter l'expérience? Et si cette expérience

était concluante, qui dit que les compagnies n'y trouveraient pas leur compte en attirant à elles un plus grand nombre de voyageurs auxquels elles inspireraient plus de confiance que les compagnies rivales ?

Nous pensons, quant à nous, avoir mis les intéressés sur le seul moyen actuellement pratique et immédiatement applicable.

E. LEBEL.

Nota : Sans dédaigner le mode proposé par M. Lebel, la télégraphie sans fil n'a pas dit son dernier mot.

ENTERREMENT SPIRITE A ALGER

Samedi, 4 novembre, les spirites d'Alger-Mustapha conduisaient au cimetière de Saint-Eugène, la dépouille mortelle de Mme *Montellier*, qui, la veille, avait été brûlée vive par le pétrole, en faisant une chute dans l'escalier de sa maison.

Le convoi funèbre a traversé toute la ville. Le cercueil des pauvres choisi par la décédée, était couvert de drap bleu, au soleil d'or, avec étoile aux quatre coins ; un autre semblable était porté par six dames. Les deux portant la devise : Hors la charité point de salut, fixaient l'attention des curieux, sur tout le parcours.

A la levée du corps, la prière a été faite ; au cimetière, l'un de nos frères a demandé des prières pour la désincarnée, racontant sa résignation et ses belles recommandations faites à son mari.

Le Notre Père, dit par l'assistance, a clos la cérémonie, terminée à la clarté des flambeaux.

DAVIN.

A Sonnac, près Matha (Charente-Inférieure), est décédé le médium *Hillaire*, dont la *Revue* a tant parlé, de 1858 à 1862.

Le bon M. Berthelot et ses nombreux amis, tous les cultivateurs de Sonnac, des Vignes, de Homps, ont accompagné ce frère au cimetière.

Le jour des Morts, M. P.-G. Leymarie a parlé sur sa tombe, en lui donnant une fraternelle pensée.

La veille, chez M. Loreau, président de groupe, à Cognac, P.-G. Leymarie a assisté à une séance nombreuse de spirites accourus malgré la pluie battante. On a beaucoup causé, disserté, pour se séparer à minuit et demi.

M. Loreau et sa femme, si hospitaliers, sont des spirites militants, ainsi que nos frères de Cognac. Comme MM. Bouyer, de Figers, et Guiet Théodore, de Montignac, M. Loreau s'occupe de guérisons médianimiques. Il y a

là, une race de braves gens dévoués et désintéressés. Aux Vignes, notre vieil ami, M. Moïse Vincent, est toujours vigoureux, malgré ses 88 ans, surtout il est un spirite convaincu.

Le grand philosophe allemand *Karl du Prel*, est décédé, à l'âge de 60 ans ; ce fut un puissant penseur et un écrivain de talent, profondément spiritualiste et dérivant de Jackson Davis et de son école anti-réincarnationiste ; plusieurs fois cet auteur nous écrivit de Munich, pour nous engager à traduire ses ouvrages et nous dûmes ne pas le faire pour deux causes : 1° Se croyant un maître, et il l'était, il le prenait de haut avec les spirites, en leur faisant sentir la supériorité dont il se targuait, en les considérant comme des ignorants ; 2° c'est lui qui avait créé la double personnalité, dont ses élèves ont tiré plusieurs multiples personnalités en une personne. — Nous refusâmes de traduire et d'imprimer. — Actuellement, M. de Rochas demande à traduire l'œuvre transcendentale de Karl du Prel, et volontiers nous l'éditerons, si toutefois l'exécuteur testamentaire est un peu moins absolu que le fut son maître. Rendons hommage à cet esprit, qui a grandement lutté pour notre cause et qui honora superbement la philosophie allemande.

Hommage le plus sympathique, au *grand sculpteur Capellaro*, qui fit le buste d'Allan Kardec et le Dolmen du Père-Lachaize sur le plan et dessin de M. Hubert Joly son ami ; cet artiste éminent qui avait collaboré avec Duret pour les statues de Rachel, de la tragédie et de la comédie, placées dans l'hémicycle du Théâtre français, qui créa les deux grandes statues du péristyle du Palais de justice, et de tant d'autres œuvres remarquables, est mort en terminant une admirable jeune fille, pétrie de vie et de grâce, dont il burinait savamment les traits ; ce spirite est mort en travaillant. Ce sage de 70 ans, qui aimait les humbles et les pauvres, qui fut un penseur généreux, dont les épreuves les plus dures n'altérèrent jamais le fin sourire, était grandement estimé et considéré comme un maître par tous les maîtres et professeurs qui ont accompagné son enterrement civil, au cimetière du Père Lachaise. Un conservateur du Louvre a éloquemment parlé de cet artiste hors ligne. Son fils, 1er prix de Rome et artiste en renom, sa fille et sa femme étaient au cimetière. Spirites, un souvenir à ce juste, à ce frère dévoué.

THERE IS NO DEATH

par Florence Marryat

Cet ouvrage de la célèbre fille du capitaine Marryat, bien connue pour la part qu'elle a prise avec le savant W. Crookes dans les expériences faites avec l'Esprit « Katie King », est un des plus estimés en Angleterre et en

Amérique par tous les adeptes du spiritualisme. Sa vogue est immense et elle est méritée. Peu d'ouvrages sont d'une lecture plus attrayante.

L'auteur s'est rattaché à ne présenter que des faits, surprenants il est vrai au-delà de toute expression, mais de l'authenticité desquels elle se porte absolument garante, s'étant astreinte à ne rapporter que ceux qu'elle a vus et vérifiés scrupuleusement par elle-même.

Par une graduation bien présentée, Miss Marryat nous fait assister à toute la série des manifestations qui se produisent en présence des médiums les mieux doués et dans des conditions exceptionnellement favorables, comme celles auxquelles donnait lieu la présence de l'auteur, médium remarquable elle-même.

Aucun ouvrage connu ne relate, croyons-nous, un ensemble aussi important de faits médianimiques, aucun ne nous met en rapport avec plus de médiums et des plus célèbres. Parmi eux il nous suffira de citer Florence Cook et William Eglington.

Peut-être aurions-nous des réserves à faire au sujet de quelques autres médiums, mais Miss Marryat a eu soin de nous prévenir au début de son livre qu'elle sait que plusieurs ont fraudé, mais qu'elle a pris toutes ses précautions pour que ce ne soit pas devant elle, et qu'elle ne garantit que ce qu'elle a vu, mais qu'elle le garantit absolument.

Certains des faits allégués par elle sont tellement extraordinaires qu'elle a dû, pour répondre aux nombreuses critiques que ce livre a soulevées, refuter les principales objections dans un récent ouvrage intitulé « The spirit World ». Elle y maintient avec une nouvelle énergie l'exactitude de tout ce qu'elle a avancé dans « There is no Death ».

En spiritualiste expérimentée elle s'attache surtout à la grosse question de l'identité des Esprits et l'on peut dire que toutes ses précautions sont prises dans ce but particulier et que c'est là l'idée maîtresse et particulièrement intéressante de son ouvrage.

Deux questions, dit-elle en terminant, m'ont été fréquemment posées : Qui est-ce ? et quel bien peut-il en résulter ?

Pour la première question je crois avoir démontré que leur existence est aussi certaine que la vôtre ou la mienne.

Quant à la seconde, je ne comprends pas qu'on la pose. A quoi peut-il être bon que celui qui pleure des êtres chéris sache qu'il les reverra un jour, bien mieux, qu'ils sont près de lui ? A quoi est-il bon que celui qui souffre de l'injustice des choses et des hommes sache que la justice pleine et entière sera faite ? A quoi est-il bon de savoir que nos destinées sont splendides et éternelles, que la mort n'est pas l'épouvante et l'horreur, mais la porte bénie de notre glorieuse demeure ? A quelle science oserait-on demander une réponse à ces questions ?

Nous aussi nous dirons avec Miss Marryat, en la remerciant du reconfort qu'elle nous a donné : Ceci est notre chère croyance. Il n'y a plus de mort,

il n'y a plus de séparation éternelle, il n'y a plus de peines et d'injustices absolues. Nous vivons dans la grande clarté de la vérité touchée du doigt et de l'Espoir certain. Voilà le résultat du spiritualisme. G. B.

GARDEZ-VOUS DES MÉDIUMS PUBLICS

Il est vrai que la chose se passe en Amérique, pays du « Humbug », mais la leçon est bonne à retenir, et les spirites ont toujours passé pour des gens trop confiants. Quoi qu'il en soit, en tout pays, un homme averti en vaut deux.

Le « Banner of Light » du 5 août 1899 nous raconte qu'on a saisi la trace d'une vaste association entre certains médiums publics. Il circule parmi eux une liste du plus haut intérêt. Si l'on veut se rendre compte à quel point de perfection on en est arrivé dans l'exploitation du bon spiritualiste, une maison qui adresse en secret sa circulaire à tous les médiums professionnels, annonce que, depuis quinze ans, elle s'est faite une spécialité de fournir à MM. et à Mmes les médiums, à des prix très avantageux, défiant toute concurrence, tous les articles relatifs à leur intéressante profession, et qu'elle perfectionne sans cesse les procédés qui constituent sa louche industrie.

Ces procédés s'étendent, sans aucune exception, à *toutes les manifestations spirites.*

La place nous fait défaut pour reproduire *in extenso* la circulaire en question.

En voici un aperçu très abrégé :

1° *Lettres sous enveloppes cachetées*, lues à travers deux ou trois enveloppes, et même dans des boîtes ficelées et cachetées, le matériel se vend de 2 à 3 dollars, suivant difficulté.

2° *Choix d'ardoises*, pour l'écriture automatique et directe, avec réponse, les ardoises étant nettoyées, marquées et tenues par le client. Travail facile pour dames : 0,50 à 5 dollars.

3° *Voix d'Esprits*, de 1 à 3 dollars.

4° *Clochettes magiques*, *mains matérialisées*, *apports de fleurs*, de 1 à 5 dollars.

5° *Photographies spirites*, 2 dollars.

6° (Pour les théosophes). *Un petit Mahatma* en cage, prenant trois formes, son double, son astral, et lui-même : 1 dollar 50. Par dix, seulement 2 dollars 50 c.

7° *Matérialisations complètes*, avec ou sans cabinet, se formant sur le sol, au plafond, à mi-distance, avec fleurs en mains et voix d'Esprits, le médium étant attaché. Prix extraordinaire : 5 dollars.

8° *Tableaux spirites*, apparaissant en couleurs au milieu d'un cercle d'assistants qui surveillent le phénomène. Prix incroyable : 1 dollar.

9° *Miroir magique*, avec images paraissant et disparaissant. Prix exceptionnel : 1 dollar.

10° Cordes nouées et cachetées. Etant recouvertes d'un mouchoir elles se garnissent de nœuds. Prix : 1 dollar. Excellent test.

La maison ne donne ici qu'une liste abrégée de ses produits, mais en lui écrivant elle enverra prix et renseignements pour tout travail médianimique. Vox.

Sans commentaires, n'est-ce pas?

RÉPONSES A QUELQUES LECTEURS

De nombreux lecteurs de la REVUE : nous demandent, quand paraîtra en volume : LA DOCTRINE ESOTÉRIQUE : Nous ne saurions préciser au juste, car elle comporte deux volumes ; en ce moment, il n'y a que le premier volume de tiré. — Nous pensons que le second volume le sera en décembre ; vers le commencement de février, l'œuvre complète sera en librairie ; on pourra l'acheter 42, rue Saint-Jacques, à *la librairie Spirite*. — Le prix des deux volumes sera de 7 *francs*, 3 fr. 50 le volume.

A d'autres lecteurs, nous répondrons : après la DOCTRINE ESOTÉRIQUE, voici les titres de quelques travaux que nous donnerons :

1° *Le Transformisme* ou la Descendance de l'homme.

2° *Le Sauveur du monde* dans l'Inde.

3° *A propos d'un manuscrit inédit* de saint Martin le Ph... Inc.

Peut être, donnerons nous même ce document dans la REVUE. Il traite de l'*allegorie* et *du symbolisme*, d'une facon très originale, et au point de vue *Théosophique*.

4° *Des Fragments d'une vie Esotérique de J.-C.*

5° *Des Fragments de Bélisama* ou l'*Occultisme celtique dans les Gaules*.

Aux autres personnes qui nous écrivent pour nous demander des remèdes contre une foule de maladies ou même des formules d'invocations ou de conjuration, pour réduire les hernies, ou pour trouver des mines d'or ou de cuivre, ou toutes autres recherches, nous répondrons : que nous n'avons rien à répondre à ces lecteurs que nous remercions de leur confiance ; qu'ils s'adressent aux spécialistes que ces choses concernent.

BIBLIOGRAPHIE : Quant aux personnes qui nous ont adressé des volumes et qui nous demandent des renseignements sur des livres, nous dirons : les comptes-rendus paraîtront en temps et lieu.

Nous accusons réception, à la *Société d'éditions littéraires*, 4, rue Antoine Dubois, de :

THOMAS BENSA, *Urbain Grandier* ou le Précurseur de la libre pensée, travail consciencieux, très original et très bien écrit.

GASTON MÉRY : *Les apparitions de Tilly*. — L'évènement de Pontmain, Notre-Dame du Laus, brochure de 120 pages : prix 1 franc. Fayard, éditeur, 78, boulevard Saint-Michel, et à l'ECHO DU MERVEILLEUX, 44, rue de La Tour d'Auvergne.

DE MICHEL ZÉVACO : *Les jésuites contre le peuple*, brochure de propagande à 0 fr. 10 ;

en vente partout ; dépôt général, 30, rue Laffitte, *Société libre d'éditions des gens de lettres.*

De Henri Constant : *Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'avenir*, 1 vol. in-18 : Société d'éditions littéraires.

A la même librairie : H. de Villeneuve, *L'Esprit de Jésus* et le *Christianisme rationaliste.*

De Marie de Saint-Rémy : Un Drame sur Dreyfus, *sauveur* de sa race et de l'humanité. En vente chez l'auteur, villa América, chemin de la Valette, à Toulon (Var).

De Papus : Une chiromancie ; un volume sur La Magie et l'Hypnose, Paris, Chamuel, éditeur.

E. B.

Un roman que Marcel Prévost déclare dans une étude liminaire « un des livres de chevet des féministes », c'est **Une nouvelle douleur**, de Jules Bois, que met en vente la Librairie Ollendorff. Après *L'Eve Nouvelle* et *La Femme Inquiète*, Jules Bois décrit, dans **Une nouvelle douleur**, une jalousie en effet des plus neuves et des plus poignantes : l'homme souffrant dans son orgueil, dans sa chair, dans sa tendresse, parce que celle qu'il aime lui échappe; non plus comme autrefois par la coquetterie ou la ruse, mais par une conscience plus haute, un amour élargi, préférant à l'amant le travail et l'humanité. En somme, c'est le duel contemporain entre le despotisme sensuel du mâle, et l'indépendance de la femme moderne qui veut être « elle », non une serve ou un reflet. Autour de ce drame plein de sanglots, de caresses, de cris d'idéal, M. Jules Bois a fait défiler nos *Eves Nouvelles*, avec leurs originalités et leur vaillance, observées cette fois exactement par un psychologue qui fut leur témoin. Prix : 3 fr. 50.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Le Messager (Liège). Causerie, par J. F. — Un décret pontifical sur la cure hypnotique (*Le soir*). — Télépathie (*Gazette de Bruxelles*). — Hommage fraternel, poésie de Corneil Gomzé. — Les Reliques, par J. F. — Un livre d'apôtre : L'historique du mouvement pacifique, par Ed. Potonié-Pierre. — Nouvelles. — Conférences de Léon Denis en Belgique.

La vie d'Outre-Tombe (Charleroi). Conférence de Léon Denis à Charleroi le 19 **septembre**; conférence avec projections lumineuses de G. Delanne le 3 septembre sur les preuves expérimentales de l'existence de l'âme et de son immortalité. — Chronique psychique, par J. Gaillard. — Groupe de Jumet-Gohyssart, compte-rendu de séance, communication par un médium en état de somnambulisme. — 10e et 11e instruction de l'esprit du pasteur B. sur le spiritualisme au point de vue social et au point de vue scientifique.

Le phare de Normandie (Rouen). Les deux réveils, par Ernest Legouvé. — Les archives du groupe Vauvenargues : Un voyage inter-astral. — Ce que c'est que la mort. Une lettre de Jean Raynaud. — Encouragements : Dictée médianimique. — Le spiritisme dans la Gironde.